

Ce livre prend le contre-pied d'une culture de la peur et de l'addiction trop souvent associée à Internet et aux réseaux sociaux. Il analyse en quoi les interrogations et problématiques suscitées par les TICS dépassent largement le cadre technologique dans lequel elles s'inscrivent, pour rejoindre des préoccupations plus vastes d'éducation de l'enfant et de l'adolescent aux « risques », voire à l'apprentissage de la vie. L'auteur plaide pour une prévention d'Internet qui s'intègre dans une démarche globale continue d'éducation aux médias, tout au long de la scolarité et intégrée dans le programme scolaire.

QUI A PEUR DU GRAND MÉCHANT WEB ?

LECTURES

QUI A PEUR DU GRAND MÉCHANT WEB ?

Pascal Minotte

Pascal Minotte est psychologue, psychothérapeute et chercheur à l'Institut Wallon pour la Santé Mentale (IWSM) en Belgique. Dans ce cadre, il a notamment réalisé, avec son collègue Jean-Yves Donnay, une recherche sur les usages problématiques d'Internet et des jeux vidéo qui propose un bilan des connaissances sur la question. De ce travail est né un module de formation adressé aux professionnels des secteurs médico-psycho-sociaux.

PASCAL MINOTTE

TEMPS D'ARRÊT

FABERT
le chemin qui mène à l'éducation
the road that leads to education

Éditions Fabert
Tél. : 33 (0)1 47 05 32 68
editions@fabert.com
www.fabert.com

yapaka.be

Coordination de l'aide
aux victimes de maltraitance
Secrétariat général

Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be

yapaka.be / éditions FABERT



ISBN: 978-2-84922-188-4
Prix: 3,95 €
Diffusion / Distribution:
Volumen

WB
FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

éditions **FABERT**

yapaka.be

Qui a peur du grand méchant Web ?

Pascal Minotte

Temps d'Arrêt / Lectures

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directeur de collection : Vincent Magos assisté de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Delphine Cordier, Sandrine Hennebert, Philippe Jadin, Christine Lhermitte et Claire-Anne Sevrin.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection « Temps d'Arrêt/Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de pilotage : Nicole Bruhwylter, Deborah Dewulf, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Gérard Hansen, Françoise Hoornaert, Perrine Humblet, Céline Morel, Marie Thonon.

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.

Mars 2012

Une époque complexe et déstabilisante	5
L'accélération du changement et les valeurs qui le permettent	5
De l'ambivalence	7
Une façon étrange de voir le monde	9
En phase avec son époque, Internet bouscule certains repères	12
À quoi servent les réseaux sociaux sur Internet?	15
Une multitude de canaux de communication et d'usages	15
La fonction phatique du « Net »	16
Un nouveau rapport à l'intimité	18
Et les dérapages alors ?	19
Quelle éducation à Internet?	21
La peur comme levier de changement	23
La digestion des images passe par la mise en mots	24
Bonnes et mauvaises rencontres sur Internet	29
Une approche transversale, intégrée au cursus scolaire	33
L'exemple de Wikipédia	37
Le partage photographique	39
Être ou non « ami Facebook » avec ses élèves ?	41
Confidences sur le « Net »	44
Conflits et harcèlement	46
L'utilisation de nos données personnelles	50
La propension chronophage des jeux vidéo	52
Conclusions	54
Bibliographie	57
Sites Internet	57

Une époque complexe et déstabilisante

L'accélération du changement et les valeurs qui le permettent

Ces dernières années, le Web a évolué vers plus de simplicité et plus d'interactivité, c'est ce qu'il est convenu d'appeler le « Web 2.0 » ou « Web participatif ». Il est maintenant possible pour un internaute débutant ayant peu de compétences techniques de s'approprier les dernières fonctionnalités de la « Toile ». Le vertigineux boum du « Web social » en est probablement l'exemple le plus spectaculaire et Facebook, sa figure emblématique.

Dans ce contexte, les comportements et les technologies, les applications et leurs usages se répondent dans une dynamique complexe, versatile et énergique. Certains changements s'opèrent à une vitesse vertigineuse. C'est ainsi que Facebook voit le jour en 2004 et revendique un demi-milliard de membres actifs en juillet 2010... Cet engouement est massif et transgénérationnel puisque, si les jeunes sont tout particulièrement concernés (9 adolescents sur 10 sont inscrits sur un réseau social en France et en Belgique), l'augmentation de la fréquentation touche toutes les tranches d'âges, y compris les moins de treize ans et les plus de cinquante ans.

La multiplication des usagers s'accompagne d'une évolution des usages. Globalement, la participation, qu'elle soit occasionnelle ou régulière, est plus importante. Chacun y va d'un commentaire, poste et annoté des photos, recommande un article ou une vidéo humoristique, etc. La consultation passive des contenus, qui fut longtemps la règle pour la majorité des internautes, est de moins en moins de rigueur.

Ce bouleversement s'inscrit dans un contexte socio-historique particulier, que certains appellent la « postmodernité ». L'histoire a connu des époques où plusieurs générations pouvaient se succéder sans connaître aucune modification importante tant dans leur mode de vie que dans les objets qui les entouraient. Ce n'est manifestement pas notre cas. Nous sommes maintenant coutumiers des transformations sociotechniques et nous savons que les « objets » qui font notre monde évoluent rapidement. Cependant, le changement ne réside pas uniquement dans le fait que tout bouge plus vite, mais aussi et surtout dans les mécanismes sous-jacents qui permettent cette fuite en avant. Les valeurs dites traditionnelles pèsent moins qu'avant sur les dynamiques sociales. Il n'eût d'ailleurs pas été possible, dans une société trop attachée à ses traditions, de voir s'épanouir la cinétique consumériste nécessaire à notre système économique. Les cosmogonies classiques qui attribuaient à chaque être et à chaque chose une place immuable sont obsolètes. L'accélération en question n'a été rendue possible que par une prise de distance, voire une remise en question des attitudes hiératiques. C'est ainsi que, nos comportements, nos valeurs, nos « mentalités », mais aussi le cadre démocratique et économique dans lesquels elles s'inscrivent, font système.

Dans ce contexte, tous les gestionnaires de projets le savent, le *statu quo* n'est plus un objectif recevable. Qu'il s'agisse d'une petite association sans but lucratif ou d'une multinationale, d'un organisme public ou privé, d'un individu ou d'une nation, innovation et croissance sont largement encouragées, voire, dans certaines situations, simplement obligatoires. Si Facebook, Google, Microsoft ou Apple ne nous proposent pas de nouveautés très régulièrement, ils seront appelés à céder leur hégémonie à d'autres. Dans une même dynamique, l'indépendance, l'analyse critique, la remise en question, voire la déconstruction, sont des démarches intellectuelles encouragées aujourd'hui... Les bénéfices de cette

évolution sont substantiels, mais elle a aussi un coût. Par exemple, le rapport à la norme, à l'autorité, mais aussi au savoir et à ceux qui le détiennent s'est modifié. Les processus de transmission entre générations sont chahutés et l'école doit trouver sa place dans cette nouvelle configuration, ce qui n'est pas évident. Les enseignants témoignent d'ailleurs du fait que leur travail est de plus en plus difficile.

Mais loin de nous l'idée d'élaborer ici une critique de notre société. Non seulement ce n'est pas notre objet, mais en plus nous serions bien en peine de séparer le bon grain de l'ivraie dans cet ensemble de dimensions interdépendantes. Notre introduction a pour but de surligner certaines dimensions du contexte particulier dans lequel nous devons élaborer notre propos. Il semble difficile, au moment de se questionner sur la place prise par Internet dans nos vies, de ne pas « contextualiser » et ainsi élargir la réflexion. En effet, nombre des critiques faites aux nouvelles technologies se trompent de cible et confondent l'outil avec le système socioculturel dans lequel il s'inscrit. Un des exemples le plus marquant est la thèse qui soutient que les TIC¹ participeraient à l'affaiblissement du lien social et de l'engagement politique. Cette affirmation s'est vue infirmée par les recherches² et, de toute façon, attribue à des outils des intentions ou des propriétés qui leur échappent. Ceux-ci font office de boucs émissaires, de fourre-tout où viennent se loger nos inquiétudes concernant une époque complexe et déstabilisante.

De l'ambivalence

Notons que nous sommes ainsi plongés dans une situation paradoxale. En effet, le consumérisme technophile épanoui s'accompagne d'un bruit de fond

1. On désigne sous ces initiales les « Technologies de l'Information et de la Communication » dont la première est aujourd'hui Internet.

2. Voir à ce sujet Casilli A, *Les liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?*, Éditions du Seuil, 2010.

technophobe. Nous ne sommes pas, sur ces questions, sans ambivalence. Si nous avons pris l'habitude du changement, nous n'en restons pas moins circonspects à son égard. Ce qui, finalement, semble légitime et sain : il est essentiel de conserver son sens critique. À ceci près que cette inquiétude et cette ambivalence s'incarnent souvent, au niveau du discours, dans l'archaïque schéma du conflit intergénérationnel avec tout ce qu'il représente de rigidité et de mauvaise foi. À la légitime inquiétude pour l'avenir de nos enfants, se mélange une pointe d'amertume et de ressenti pour ces adolescents dans lesquels nous avons du mal à nous reconnaître. Nous sommes convaincus qu'ils sont plus violents à cause des jeux vidéo, qu'ils ne savent plus écrire qu'en langage SMS, qu'ils ne sont plus capables de se concentrer ou de fournir un effort, car plongés dans l'immédiateté des écrans, qu'ils ne connaissent plus le sens de l'amitié à cause des « amis » Facebook, etc. Il s'agit là d'archétypes, de caricatures, mais qui sont largement convoqués lors des débats et qui sont de sérieux indicateurs de notre propre agressivité à leur égard. Notons que celle-ci n'est pas nouvelle. Le mythe d'Œdipe évoque clairement ce que nous pourrions nommer le complexe de Laïos. Ce dernier, prévenu par l'oracle de la « dangerosité » de son fils, l'abandonne avec les pieds liés. Bien des années plus tard, sans reconnaître son père biologique, Œdipe croise celui-ci et le tue sur un malentendu. Nous savons qu'il est possible d'envisager cette légende comme la métaphore des désirs inconscients de l'enfant envers ses parents. Mais on peut raisonnablement penser qu'Œdipe n'aurait jamais tué son père s'il avait été élevé par celui-ci. Il se peut donc que cette légende nous parle du malentendu, de la peur et de l'ambivalence des adultes vis-à-vis de leurs enfants. Il se peut également que ce mythe nous parle des mauvaises prophéties, dont nous verrons qu'elles sont pléthores en ces temps difficiles.

Une façon étrange de voir le monde

Outre le constant renouvellement des dispositifs sociotechniques qu'elle met à notre disposition, notre société se caractérise également par l'abondance des informations « scientifiques » et des messages de « prévention » et de la « santé publique » qui la parcourent. Nous évoquons ici un discours ambiant et non le travail spécifique des professionnels de ces secteurs qui, pour beaucoup d'entre eux, ont une conscience aigüe de la complexité de leur travail et de ses enjeux. Le discours que nous évoquons est notamment alimenté par le relais, parfois sensationnaliste, que font les médias des recherches et des enquêtes qui paraissent quotidiennement. Or, il s'agit là d'une façon très particulière de voir le monde, qui infiltre de plus en plus le regard du quidam.

C'est ainsi que, lorsque je bois du café³, je sais maintenant qu'il peut être considéré comme une drogue aux effets psychotropes. Je dois donc éviter les excès ! Jusqu'à preuve du contraire, celui-ci augmente mes chances d'avoir un cancer des poumons, de faire de l'hypertension et peut, à terme, affaiblir ma densité osseuse. Mais si je n'en bois pas plus de trois tasses par jour, sans y ajouter de lait, de sucre, ni d'aspartam, il peut aussi diminuer mes risques d'avoir un cancer de la prostate, du foie ou de développer les maladies d'Alzheimer et de Parkinson... Ceci étant, le café ne doit pas me faire oublier qu'il est préférable pour moi de boire du thé vert, riche en antioxydants et surtout un litre et demi d'eau plate par jour (pas la pétillante, elle est aussi mauvaise pour la tension artérielle). Je dois également veiller à manger cinq fruits et légumes quotidiennement. Ceux-ci, à l'instar du thé vert, préviennent les cancers et ils sont riches en vitamines, nécessaires pour bien des choses. *Et cætera* à l'infini.

Nous pourrions trouver de nombreux autres exemples emblématiques d'une époque et d'une certaine façon

3. Aschwanden C, *Le café est-il bon pour la santé ?*, publié sur www.slate.fr le 17/10/2011.

de raconter le monde, à travers des indicateurs chiffrés qu'il convient de contrôler, des excès à juguler et des risques à prévenir. Il ne s'agit pas à proprement parler de « dénoncer » ce discours, car il n'est pas sans fondement. Mais nous devons être conscients qu'il s'agit là d'une façon très particulière d'envisager la vie et de la coder. De la « médicalisation du quotidien », au « principe de précaution » et du « risque zéro », c'est bien du « désenchantement du monde » dont parlait Max Weber qu'il est question. Un regard positiviste et prosaïque, mais aussi étriqué, orienté et parfois symptomatique d'une vacance du sens.

Les usages d'Internet et des nouvelles technologies n'échappent pas à ce décryptage, à ceci près que, contrairement à la diététique, les « usages positifs » ne sont pas ou peu valorisés. Seuls les dangers (ou supposés dangers) sont soulignés. Croyances et données scientifiques, affirmations étayées, rumeurs et angoisses diffuses se mélangent ici dans un tohu-bohu peu lisible et plutôt anxiogène. Face à mon écran, lorsque je me connecte sur internet, je devrais me montrer prudent avec les ondes WIFI, et concernant l'épilepsie si je suis photosensible. À l'instar du café, si Internet et les espaces virtuels peuvent rendre bien des services et développer certaines capacités chez leurs utilisateurs, ils sont surtout décrits comme addictifs et quelques fois toxiques, car ils pourraient rendre violents et seraient à l'origine de troubles de l'attention, affolés que nous sommes dans les liens hypertextes. Il conviendrait, au moment de surfer, de faire attention aux gens qu'on ne connaît pas, parmi eux se cachent peut-être des pervers ou autres « groomers ». Il faudrait aussi être attentif au fichage, au marketing ciblé, au cyberharcèlement, à la dépression Facebook, aux pop up obscènes et aux images pornographiques, au prosélytisme suicidaire ou anorexigène, au « sexto », « sexting » et autres « dédipix », à la dysorthographe liée au « langage SMS », aux « ldrugs », à la sexualisation précoce, au jeu pathologique, au « happy slapping », etc.

Nous sommes ainsi voués, en quelque matière que ce soit, à baigner dans un bouillon informationnel, mêlant les vérités durables et les vérités provisoires, les rumeurs, les croyances et les prophéties en tous genres. Si tout cela fait de nous des consommateurs plus avertis que jamais, cela nous amène également à poser un regard apeuré sur notre environnement et surtout, à complexifier énormément notre rôle de parent et d'éducateur. Récemment, une maman m'expliquait qu'elle avait puni son fils adolescent en le privant de Facebook pendant six mois parce qu'il en avait un usage qu'elle jugeait inapproprié. Le papa et elle voyaient cette « privation » tant comme une punition que comme un sevrage. « Il existe d'ailleurs des cliniques pour ça (la cyberdépendance), c'est donc que ça existe », me dit-elle. Il leur semblait évident qu'il fallait préserver leur enfant et lui apprendre à « vivre sans »... Et c'est bien là le risque des laïus catastrophistes, ils favorisent plus l'évitement que l'accompagnement. Nous ne pouvons ici que donner raison à la chercheuse Danah Boyd qui nous explique que « la multiplication des discours alarmistes sur les dangers réels ou supposés des réseaux sociaux aboutit à l'effet strictement inverse à ceux qui sont souhaités. Ainsi, angoissés par ces messages à répétition, les parents sont tentés de vouloir surveiller les activités de leurs enfants sur ces réseaux, de les décourager ou pire, de les empêcher, toutes actions qui aboutissent à une seule chose: encourager ces adolescents à dissimuler leurs pratiques... La tentation de l'hyper-contrôle constitue une anti-éducation qui renforce le clivage entre les générations, conduit les adolescents à refuser tout contact avec les adultes, et leur apprend à mentir. »⁴

Probablement y a-t-il un équilibre à trouver entre le devoir d'informer sur les risques et celui de ne pas saturer nos représentations avec ce discours. À trop forte dose, celui-ci a un impact négatif sur la santé mentale et, paradoxalement, peut davantage nous

4. Mounier P., *Taken Out of context: pratiques adolescentes sur les réseaux sociaux*, publié sur Homo Numericus, le 22 janvier 2009.

tétaniser que nous aider. C'est la raison pour laquelle il est intéressant de rappeler que toutes les évolutions techniques, technologiques et culturelles (sociotechniques) ont suscité leur lot d'inquiétudes, notamment concernant le devenir des nouvelles générations. Or, bien souvent, ce qui faisait peur à l'époque nous fait maintenant sourire. Par exemple, si nous nous inquiétons actuellement du fait que les jeunes lisent de moins en moins de livres classiques, il fut une époque où la lecture assidue de ceux-ci était source de préoccupations. Des romans comme « Madame Bovary » furent accusés devant la justice « d'outrage à la morale publique et religieuse », notamment pour avoir « glorifié l'adultère ». Sa lecture était considérée comme préjudiciable pour « le réalisme vulgaire et souvent choquant de la peinture des caractères ».⁵ Cet exemple, parmi tant d'autres, doit nous permettre de prendre le recul nécessaire et d'enraciner notre questionnement dans un continuum. Certes les mondes numériques nous proposent de nouveaux espaces, mais ils nous donnent également à ressasser de vieilles et nobles questions éducatives à propos desquelles nous possédons tous une expertise singulière.

En phase avec son époque, Internet bouscule certains repères

S'il n'est pas juste de faire porter aux Technologies de l'Information et de la Communication et plus particulièrement à Internet, la responsabilité de nos angoisses « sociétales », il ne serait pas juste non plus de dire qu'Internet n'est pas porteur de certaines dynamiques, en phase avec le contexte sociologique dont nous venons d'évoquer l'une ou l'autre dimension.

Tout d'abord, tout comme beaucoup d'évolutions sociotechniques, Internet modifie encore un peu plus

5. Écouter à ce sujet l'émission « Café Découvertes » sur Europe 1 intitulée *Le procureur Ernest Pinard, le censeur de Flaubert et Balzac*, du 16 février 2011.

notre rapport à l'espace et au temps. À ce sujet, Facebook est d'ailleurs un bel exemple puisqu'il nous propose de constituer, dans un même lieu, une liste de nos « amis » du passé, du présent et du futur (des « liens faibles », mais potentiellement activables). Cette forme de synthèse étonnante et inédite, surtout dans le cadre des profils méthodiquement entretenus, s'accompagne de la possibilité de se mettre en rapport rapidement avec chacun de ces contacts, où qu'il se trouve sur la planète, et de faire ainsi évoluer la relation qui nous lie. Non seulement, il est possible de s'écrire, mais il est aussi possible de se voir et de se parler, d'ouvrir une fenêtre sur la réalité parfois lointaine de ces connaissances : d'entendre le chien aboyer pendant que nous discutons, d'apercevoir un poster sur le bout de mur en arrière-plan, ou encore un rayon de soleil qui vient « brûler » un coin de l'image. Bref, des fragments de réel qui s'invitent dans les échanges et participent à nous faire percevoir cette formidable contraction de l'espace opéré par le « Net ».

Mais le temps et l'espace ne sont pas les seuls repères qu'Internet tend à modifier. En effet, celui-ci a une propension marquée à « l'horizontalité », à la mise à plat des rapports hiérarchiques traditionnels. Et lorsqu'une hiérarchie s'installe, comme dans les guildes des jeux de rôle en ligne par exemple, elle peut se construire sans référence au statut social des participants. Un adolescent de seize ans en échec scolaire pourra diriger une guilde constituée de cadres quadragénaires.

De la même façon, experts et amateurs ont la possibilité de s'y exprimer sans qu'il soit toujours possible de discriminer l'un et l'autre. Dominique Cardon résume la situation de façon très intéressante en expliquant qu'« Internet instaure un nouveau type de relation entre la sphère de la conversation et celle de l'information ».⁶ Par le passé, nous étions « dans un contexte de stricte séparation entre l'espace de socialité et l'es-

6. Cardon D., *La démocratie Internet. Promesses et limites*, Éditions du Seuil et La République des Idées, 2010, p. 9.

pace public. Entre les deux, des « gardiens », les bien nommés « gate-keepers », éditeurs ou journalistes, se sont chargés de surveiller les frontières. C'est sur cette séparation que se sont édifiées les principales oppositions qui structurent notre espace public : la conversation et l'information, les individus et les citoyens, le privé et le public, le marché et la politique, etc. » Et l'auteur de souligner que la plupart des questionnements dont Internet fait l'objet aujourd'hui sont liés au brouillage de ces frontières. Facebook illustre très bien ce phénomène. Sur votre page d'actualité, vous pourrez voir cohabiter les résultats de Stéphane au jeu « CityVille »⁷, l'horoscope du jour d'Élisabeth, une déclaration de Laurence concernant son repas de midi, une photo prise par Denis avec son Smartphone, les références d'une publication scientifique renseignée par Yann et une vidéo humoristique ou sensationnaliste que Laurent aime beaucoup...

Ce désordre, ainsi que le peu d'intérêt de la majorité des communications faites par tout un chacun sur cette application crée parfois une impression d'absurdité, relayée par ses détracteurs. Il s'agirait-là d'une activité inutile, d'une perte de temps, nous renseignant avant tout sur le panurgisme contemporain. Or, voici un décryptage qui ne nous aide pas beaucoup, surtout au moment de définir une politique de prévention, par exemple. Notez qu'il n'est pas question ici de défendre spécifiquement telle ou telle application Internet ou encore moins leur modèle économique, mais bien de comprendre ce qui s'y joue. Seule une approche compréhensive, respectueuse du sens et de l'investissement que peuvent y mettre les usagers, nous aidera à promouvoir des usages constructifs. D'ailleurs, pour peu qu'on en prenne la peine, il n'y a qu'à se pencher pour y trouver du sens.

7. Jeu vidéo sur Facebook. Le but de « CityVille » est de gérer une ville selon les problèmes et les desideratas de ses habitants.

À quoi servent les réseaux sociaux sur Internet ?

Une multitude de canaux de communication et d'usages

Tout d'abord, remarquons que Facebook, et Internet en général, s'intègre dans un ensemble plus vaste de canaux de communication. À ce sujet, l'arrivée du « Net » n'a pas fait table rase des autres canaux, il s'y est ajouté. Actuellement, nous disposons d'un panel d'outils particulièrement étoffé pour communiquer. Entre le téléphone fixe, le GSM, les SMS, les MMS, le message vocal, les mails, le chat, la webcam, le mur de Facebook, etc., le choix n'est pas toujours facile à faire, et si beaucoup d'entre nous sont devenus des experts du bon usage des différents moyens de communication, force est de constater à nouveau la complexité du monde dans lequel nous évoluons. C'est ainsi que, en général, nous sommes « très sensibles aux différences subtiles qui existent entre les canaux de communication et nous identifions rapidement les utilisations sociales qui leur sont les plus appropriées. »⁸ Par exemple, nous utiliserons les SMS dans certaines circonstances, l'appel vocal dans d'autres, ou encore le mail suivi d'un appel téléphonique quelques jours plus tard, etc. Il arrive souvent que nous jonglions sans plus nous en rendre compte avec tous ces outils. Il n'est pas rare d'entendre d'un employé qu'il « chatte » sur MSN avec un ami pendant qu'il répond à un client par mail, à son épouse par SMS et à son directeur par téléphone. Et bien que cela puisse paraître tarabiscoté, pour peu que nous ayons les connaissances et les capacités pour appréhender cette complexité, celle-ci peut nous apporter une plus-value.

8. Broadbent S., *L'intimité au travail*, FYP Editions, 2011, p. 51.

Outre le fait que les réseaux sociaux sur Internet doivent s'envisager dans l'ensemble des canaux de communication utilisés par une personne, nous devons également constater qu'il existe de nombreuses façons d'employer ce type d'applications. En effet, celles-ci agrègent souvent de nombreux outils (mail, chat, blog, visioconférence, partage de film, partage de photos, etc.) et permettent à chacun de décliner une multitude d'usages différents. Certains y vont uniquement pour voir ce qui se passe dans la vie des autres, d'autres cherchent à retrouver d'anciennes connaissances, d'autres échangent intensivement des liens autour d'une passion commune, certains ont plusieurs profils, d'autres un peu tout ça à la fois, etc.

La fonction phatique du « Net »

Au-delà de ces usages singuliers, il est possible d'identifier des « fonctions transversales » qui expliquent le succès phénoménal de ces applications. Outre les dimensions évidentes de loisirs et d'échanges d'informations (fonction utilitaire), celle de maintien du contact avec nos proches et nos « communautés » nous semble particulièrement importante. C'est ainsi que notre page d'accueil Facebook peut se voir comme une « représentation » relativement fidèle de nos conversations en général, c'est-à-dire fortement guidée par le désir d'affirmer nos liens et nos appartenances. Pour désigner ce phénomène, on évoque parfois la « fonction phatique du "Net" »⁹, en référence à la fonction phatique du langage de Roman Jakobson. D'autres font le parallèle avec l'épouillage pratiqué par les grands singes, qui joue un rôle important dans la cohésion de leurs communautés.

Cette apparente absence de contenus informatifs « transcendants » pousse certains à dénoncer la vacuité du « babillage virtuel » et à se moquer, notamment, des échanges sur Facebook. De ce point de vue, ils

font preuve d'aussi peu de perspicacité que Monsieur Jourdain lorsqu'il s'étonne en découvrant la prose. Nous pratiquons tous la fonction phatique sans le savoir. Notons au passage, de façon générale, qu'Internet est victime de sa tendance à révéler. Il n'est autre qu'un miroir de la vie IRL¹⁰ dans toutes ses dimensions, et nous aimons lui reprocher ce qu'il nous apprend de nous.

C'est ainsi que, nombre de nos échanges, qu'ils soient médiatisés par ordinateur ou non, sont essentiellement destinés à maintenir le lien et réaffirmer sa nature. Il s'agit là d'une dimension essentielle de la communication et il est en réalité plutôt rassurant que les « nouvelles technologies » y prennent part. Ainsi, force est de constater que les TIC servent avant tout à rester en contact avec les quelques personnes qui nous sont les plus proches. Qu'il s'agisse du GSM ou des réseaux sociaux, nous n'interagissons régulièrement qu'avec une petite proportion de nos nombreux contacts. Si nous nous représentons parfois l'homme « moderne » comme un sujet perdu dans une multitude de relations superficielles et distantes, nous pourrions tout aussi bien le dépendre à l'inverse, en contact permanent avec quelques relations signifiantes et intenses.

Évidemment, nous ne voulons rien lénifier, il existe des situations hors normes (au sens littéral de l'expression) pour lesquelles il est légitime de se poser des questions. Chez certaines personnes, le maintien du contact (médiatisé par les TIC) va jouer une fonction anxiolytique prépondérante de telle sorte qu'elles seront dans un usage quasi compulsif de ces outils. Nous nous garderons néanmoins de « pathologiser » trop rapidement les singularités. D'autant qu'il s'agit souvent de périodes transitoires ou de situations particulières. Nous pensons notamment aux personnes à la recherche d'un emploi qui maintiennent de la sorte une vie sociale durant les heures de bureau, alors qu'elles sont reléguées chez elles.

9. Guillaud H., *Comprendre Facebook: le rôle social du bavardage*, dossier du 14 juin 2011 sur www.lemonde.fr.

10. In Real Life, littéralement « dans la vraie vie », expression couramment employée sur Internet pour désigner la vie en dehors d'Internet.

Un nouveau rapport à l'intimité

Loin d'être les lieux d'une communication absurde, illégitime, infondée, les réseaux sociaux socialisent, notamment, à travers leurs « babillages ». Jusque-là, encore une fois, rien de nouveau... Ce qui tient cependant plus de la nouveauté, c'est le caractère public ou semi-public (limité à la liste des contacts) du « verbiage » en question. À ce sujet, Serge Tisseron parle d'extimité, pour désigner cette tendance actuelle à rendre publics des éléments cantonnés auparavant à la sphère privée ou intime. Les photos de vacances, le nouveau tatouage, l'échographie du bébé à venir puis ses premiers pas, le réveillon de Nouvel An avec les amis et les fêtes de Noël en famille... sont exposés sur Facebook, accessibles à nos contacts, voire à tout ce qui déambule par là.

Nous noterons au passage que les notions d'intimité et de vie privée ont connu des déclinaisons multiples au cours de l'histoire. Les récits de nos grands-parents nous laissent imaginer un rapport à l'intimité différent de celui que nous avons nous-mêmes connu, lui-même en décalage par rapport à ce que nos petits-enfants connaîtront. Selon Danah Boyd¹¹, la notion de vie privée n'est plus entendue de la même façon par les adultes et les adolescents. Les premiers la comprennent comme un droit à la confidentialité là où les seconds l'envisagent plutôt comme un droit de contrôle des informations les concernant, à savoir la possibilité de maîtriser ce qu'ils montrent.

Ce recours à l'extimité a différents ressorts, dont principalement le besoin de validation et de reconnaissance. À l'heure où tout le monde est invité à trouver sa voie, à se construire une identité personnelle et à déterminer ce qu'il veut ou ne veut pas faire, les réseaux sociaux et les blogs sont logiquement sollicités dans ce sens. En effet, « pour savoir qui on est, il faut commencer par se découvrir », c'est-à-dire « à

la fois se mettre à nu face aux autres et accéder à la connaissance de soi »¹². Ces deux attitudes convergent dans ce que Serge Tisseron nomme « désir d'extimité »¹³. À savoir le fait de divulguer des fragments de soi (pensées, photos, vidéos), dont la valeur est encore incertaine, afin de les faire valider par son entourage, ou par les réactions d'autres internautes.

Bien que les adolescents ne soient pas les seuls à chercher cette reconnaissance, ils sont tout particulièrement concernés par cette quête identitaire. Il suffit de surfer pour s'en convaincre, les exemples sont disponibles à l'infini. Comme ces commentaires qui accompagnent une photo assortie d'une citation (« À mon avis, je suis née pour qu'on joue avec mes sentiments ») postée par Lindsay sur son blog: « +5 pour toi, reste comme tu es ! :) », « trop belle », « très jolie phrase », « trop mignonne », « hé hé, j'adore la photo aussi, c'est chouette hein ? :D », etc.

Et les dérapages alors ?

Bien qu'il faille éviter que celles-ci ne viennent saturer la compréhension que nous avons des usages en général, les situations problématiques existent. À ce titre, les espaces virtuels ne diffèrent pas des espaces IRL, ils présentent leur part de risques et d'écueils. Tout comme la pratique du football, le trajet pour se rendre de son domicile à son travail, les échanges linguistiques, le bricolage, les rancards, le shopping... surfer sur Internet et utiliser les réseaux sociaux présentent des risques. Ces derniers sont parfois résumés en quelques néologismes anglophones effrayants (« grooming », « sexting », « cyberbullying », etc.) constituant des fourre-tout dans lesquels on agrège des phénomènes parfois très différents, notamment en termes de gravité des conséquences.

11. Boyd D. (2001), *Taken Out of Context, American Teen Sociality in Networked Publics*, thèse soutenue à l'Université de Berkeley et accessible en ligne gratuitement sous licence Creative Commons.

12. Tisseron S., *Virtuel, mon amour. Penser, aimer, souffrir, à l'ère des nouvelles technologies*, Albin Michel, 2008, p. 39.

13. Tisseron S., *L'intimité surexposée*, Ramsay, 2001 ; réédition Hachette Littératures, 2002.

Quelle éducation à Internet ?

Ceci étant, comme pour beaucoup d'autres activités, l'accompagnement des jeunes usagers dans leur découverte des espaces numériques est indispensable et les parents ont ici un rôle-clé à jouer. Comment pourrait-il en être autrement ? Les enfants s'intéressent de plus en plus tôt aux mondes numériques, profitons-en pour surfer avec eux avant l'adolescence (et l'autonomisation qui en résulte). Il s'agit de les accompagner, comme on le ferait en allant dans une plaine de jeux ou dans une ludothèque, c'est-à-dire en jubilant ensemble, en construisant du sens, en fixant des balises et des limites, et en se racontant ensuite. Et ne nous laissons pas effrayer par l'apparente sophistication de cette dernière énumération. « Construire du sens » se fait naturellement pour peu qu'un dialogue s'installe autour d'une activité et de son contexte. Par exemple, l'enfant expliquera ce qu'il ressent sur la balançoire, la façon dont il aime être balancé (plus haut !) et le parent évoquera des souvenirs d'enfance, ses propres parents, ou encore le vertige dont il souffre.

Bien que ce ne soit pas toujours facile, la médiatisation de la relation entre les enfants et les nombreux écrans qu'ils rencontrent fait maintenant partie des responsabilités des parents, sans pour autant vivre dans l'illusion du contrôle absolu. Et pour ce faire, tous les logiciels de contrôle parental les plus sophistiqués ne remplaceront pas la présence et la confiance. Que ce soit en ligne ou IRL, nos enfants rencontreront des expériences désagréables, voire dangereuses, l'essentiel n'est pas que nous les placions sous cloche, mais bien que nous leur transmettions des balises pour y faire face et qu'ils nous perçoivent comme des ressources efficaces et dignes de confiance pour les aider le moment venu.

Comme nous l'avons déjà évoqué, le travail d'éducation est de plus en plus complexe. L'évolution constante et rapide des technologies qui nous entourent et de leurs usages, mais aussi le bain informationnel riche (parfois saturé et contradictoire) dans lequel nous évoluons, rendent la tâche des parents, des enseignants et des éducateurs (au sens large), particulièrement compliquée. D'autant que certaines questions n'ont pas de réponses toutes faites. Un bel exemple à ce sujet concerne Facebook et le contrôle parental chez les adolescents. Il s'agit d'un débat récurrent dans lequel se dessinent systématiquement deux points de vue. D'un côté, certains perçoivent ce réseau social comme appartenant à l'intimité et/ou à la zone d'autonomie du jeune et ne revendiquent pas de droit de regard sur ce qu'il y fait. De l'autre, certains estiment devoir surveiller systématiquement, de façon plus ou moins explicite, les activités de leurs ados sur ce site. Évidemment, les uns et les autres ont de bons arguments. Les seconds insistent sur le fait que tout ce qui est mis sur Internet est susceptible de passer dans l'espace public et d'y rester éternellement. Ils estiment que les adolescents n'ont pas toujours une capacité de discernement suffisante et ne perçoivent pas correctement les risques et les enjeux. Les autres diront que leurs adolescents ont droit à leur part d'autonomie et qu'il faut pouvoir leur faire confiance jusqu'à preuve du contraire... Les parents ont souvent eu la tentation d'exercer une surveillance étroite sur les agissements et les fréquentations de leurs rejetons et les réseaux sociaux offrent une opportunité inédite de le faire. Mais les jeunes ont aussi toujours développé des stratégies pour échapper à ce contrôle. C'est ainsi que, actuellement, beaucoup d'adolescents ont

plusieurs profils Facebook. Ils ont aussi la possibilité, à travers les options de paramétrage, de cloisonner les échanges au sein de leurs contacts. Il est donc illusoire d'imaginer tout savoir et tout contrôler, c'est techniquement impossible... Et probablement est-ce mieux ainsi.

Néanmoins, il va de soi que ce qui s'applique à un ado n'est pas encore de mise pour un plus jeune enfant. Serge Tisseron a formulé « la règle du 3 – 6 – 9 – 12 » afin de proposer des repères concrets aux parents. Il ne s'agit pas d'une règle absolue dans la mesure où chaque enfant est différent, mais elle constitue une bonne base, construite sur les connaissances actuelles en psychologie développementale. Cette règle nous dit en substance ceci: (1) pas d'écran avant trois ans, (2) pas de console personnelle avant six ans, (3) Internet accompagné à partir de neuf ans et (4) Internet seul après douze ans. Ces balises sont nécessaires, mais évidemment pas suffisantes dans la mesure où elles ne dispensent nullement d'un accompagnement parental adapté à l'âge de l'enfant.

Ces repères nous aident d'ailleurs à appréhender une réalité sociologique déroutante au premier abord. En effet, force est de constater que beaucoup d'enfants s'inscrivent sur Facebook avant qu'ils n'aient treize ans, c'est-à-dire avant que ça leur soit autorisé par le règlement du site. Ils y sont d'ailleurs souvent aidés par leurs parents. Cette situation n'est en réalité ni inquiétante, ni rassurante en soi. On peut imaginer que des parents accompagnent leurs enfants de plus de neuf ans à la découverte des réseaux sociaux en navigant à leurs côtés. Ils ont alors tout le loisir de leur transmettre, avant l'adolescence, les balises et les compétences techniques nécessaires pour une pratique constructive de ces espaces. Il s'agit alors d'un cas de figure particulièrement rassurant que nous ne pouvons qu'encourager, mais probablement est-ce actuellement l'exception et non la règle.

La peur comme levier de changement

D'aucuns restent persuadés que la peur et les images chocs sont le meilleur moyen de faire évoluer les comportements. Une campagne de prévention diffusée en France, sous la forme d'un spot publicitaire, résume assez bien ce point de vue lorsqu'il s'applique à Internet. Il montre une maman, dans une banlieue pavillonnaire, qui ouvre sa porte en affichant un sourire béat et qui indique aux visiteurs la direction de la chambre de son fils Arthur. On peut ainsi voir successivement des « skinheads » et leur pit-bull, des acteurs de films X, un pseudo « RoboCop » (qui défonce la porte et détruit le mobilier) qui montent vers la chambre de l'enfant. Enfin, un pédophile, plus caricatural que nature, rentre dans la maison sous le regard candide et souriant de la maman et repart main dans la main avec la petite sœur d'Arthur. La publicité se termine en concluant: « Ne laissez pas le danger entrer chez vous, protégez vos enfants, activez le contrôle parental sur Internet. »

La fin du spot est insupportable, regardant cet enfant partir paisiblement vers un destin sordide, nous sommes pris par la colère et les angoisses d'abandon. Les leviers de cette forme de prévention sont clairs: clichés, peur et culpabilité auxquels on vient proposer une solution miracle, les logiciels de contrôle parental. Dans ce message, Internet se dessine en cheval de Troie des pires vicissitudes que le monde puisse porter. Il vient détruire le dernier lieu sécurisé: le cocon familial. Un message symptomatique où l'autre se résume à un agresseur potentiel, un arnaqueur en puissance, un pervers en attente. Il participe au discours anxiogène ambiant qui nous dépeint un monde insécurisant à bien des égards, plus enclin à susciter évitement et censure que dialogue et usages constructifs.

Le remède proposé par ce spot est d'ailleurs, lui aussi, symptomatique. Les logiciels de contrôle parental y sont présentés comme la solution. Or, ceux-ci sont

une mauvaise réponse s'ils ne sont pas associés à un accompagnement par les parents. Tout comme il n'a jamais été question de laisser un enfant se promener seul dans une ville qu'il ne connaît pas, il est nécessaire d'accompagner nos enfants dans leurs premières années de « surf » afin de leur transmettre les règles de sécurité de base (regarder en traversant la rue, ne pas suivre des adultes inconnus, éviter certains lieux à certaines heures, etc.). Les filtres¹⁴ seront utiles pour éviter l'intrusion inopinée d'images inadaptées aux plus jeunes, mais ils ne remplaceront jamais le dialogue et la relation de confiance entre l'enfant et ses parents. Seule cette dernière permettra au jeune de solliciter l'adulte en cas de nécessité. Des attitudes rigides et répressives en la matière augmenteront le malaise de l'enfant, celui-ci culpabilisera et n'osera pas se confier, notamment lorsqu'il sera confronté à des images choquantes. D'autant que si le filtre est installé sur le PC familial, il n'accompagne pas pour autant l'enfant dans tous ses déplacements et partout où il est susceptible de trouver une connexion. Il convient d'ailleurs de bien prévenir celui-ci lorsque le PC en est équipé afin qu'il ne soit pas trop surpris le jour où il rencontrera des images traditionnellement filtrées par ce dispositif. Ici, comme dans d'autres domaines, la priorité est de transmettre à nos bambins des limites intérieures qui les accompagneront où qu'ils aillent.

La digestion des images passe par la mise en mots

Ne nous faisons pas d'illusions, à partir d'un certain âge nos jeunes vont sciemment rechercher des contenus « choquants ». Probablement faut-il éviter

14. D'autres technologies permettent de filtrer des sollicitations indésirables pour toute la famille. Des adaptations législatives, des filtres placés au niveau des « providers », des réglages adéquats des « browsers », voire l'ajout de « plug-in » permettent de réduire considérablement « spams » et autres publicités intrusives. Une information citoyenne, régulièrement mise à jour, manque dans ce domaine.

que l'enfant y soit confronté trop tôt, mais il faut être conscient que la violence contenue dans certaines de ces images n'est pas propre à Internet, elle est d'ailleurs très présente à la télévision. Avec ou sans la « Toile », nous sommes tous amenés à gérer des images difficiles. Des corps mutilés par la guerre, des enfants affamés, un manifestant qui s'immole par le feu, un tsunami emportant autochtones et touristes, la greffe d'un visage, un documentaire sur la Shoah, etc. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que certains adolescents se confrontent volontairement à des images trash que l'on trouve sur certains sites « spécialisés », ils y affrontent ainsi leurs propres angoisses. Je pense notamment à une jeune adulte qui, dans le cadre d'un suivi thérapeutique, s'est d'abord présentée comme traumatisée par des images d'accidentés de la route, vues suite à une recherche volontaire sur le site « rotten.com ». Elle faisait régulièrement des rêves macabres mettant en scène les images en questions. Ce n'est que quelques mois plus tard qu'elle me parlera de son frère aîné, décédé quatre ans auparavant dans un violent accident de la route...

Mais les adolescents ne sont pas les seuls concernés. De façon générale, nous entretenons avec la mort un rapport ambigu. Tout en la maintenant de plus en plus à distance (circonscrite aux hôpitaux), elle s'invite en « prime time », de façon très crue, dans les séries américaines à succès, notamment au travers de l'expertise criminologique, de la découverte des scènes de crimes et des autopsies... (Les Experts, Bones, Dexter, etc.).

De la même façon, mais dans un autre registre, force est de constater le succès phénoménal de la pornographie, notamment sur Internet. Très longtemps, c'est le mot « sexe » qui fut le plus souvent encodé sur les moteurs de recherche. L'industrie du porno est prospère et génère de plantureux bénéfices. Internet lui confère une grande accessibilité et permet aussi bien aux grosses productions qu'aux amateurs de proposer leurs « créations ». Les polémiques autour

de la pornographie ne sont pas neuves. Certains y voient un symbole de la libération des mœurs, là où d'autres insisteront sur ses penchants phalocrates et ses dérives perverses. Tout est une question de point de vue et de contexte. En Iran, réaliser sa « sex tape » est un acte politique d'émancipation, ce qui n'est plus vraiment le cas chez nous où l'on observe plutôt ce que certains appellent le « consensus pornographique ».¹⁵ On peut s'inquiéter de cette omniprésence et de son potentiel effet de saturation sur la découverte de la vie sexuelle et affective des adolescents. Il serait dommageable que ceux-ci y voient un modèle à appliquer sans nuances, avec tout ce que ça peut impliquer de violence dans les rapports hommes – femmes et de culte de la performance. Il appartient à l'adulte d'aider les adolescents à « contextualiser » ces images. Pour cette question, comme pour d'autres, il ne faut pas déléguer aux écrans les fonctions parentales. Ceux-ci ne sont ni des « baby-sitters », ni des éducateurs. « Une éducation sexuelle mais surtout affective au sein de la famille et avec des adultes qui favorisent le dialogue permet à l'enfant d'apprendre que sa vie amoureuse, notamment sexuelle, il devra l'inventer pas à pas avec celui ou celle qu'il choisira. Aborder ceci avec pudeur, au travers des petits faits du quotidien, reste la meilleure des préventions face à l'omniprésence d'une sexualité de consommation qui dépasse d'ailleurs Internet. »¹⁶

Remarquons qu'aider les enfants à interpréter les images, c'est également les informer de la « manipulation » et des trucages dont celles-ci peuvent être l'objet. Ils le comprennent d'ailleurs très vite, notamment parce que les films d'animation qui leur sont adressés regorgent de ces effets spéciaux. Contrairement aux décennies passées où l'image constituait la preuve ultime de la vérité d'une information, elles sont maintenant sujettes à caution. Les logiciels comme Photoshop, par exemple, permettent de

15. Deleu X, *Le consensus pornographique*, Broché, 2002.

16. *Points de repère pour prévenir la maltraitance*, coll. Temps d'Arrêt/Lectures, Yapaka, Fabert, 2010, p. 106.

trafiquer celles-ci à loisir. Elles ont maintenant acquis un statut intermédiaire entre l'indice et la rumeur. Il est important d'en avoir conscience, le rapport à l'image évolue et évoluera encore. Nous envisageons avec effroi l'idée qu'une multitude de photos de nous, plus ou moins dignes, circulent sur le « Net » et y restent pour l'éternité. Mais il est possible, fort heureusement, que celles-ci soient considérées avec beaucoup plus de distance dans les décennies futures, tant toutes les images peuvent et pourront être facilement falsifiées, détournées. L'Institut Belge pour la Sécurité Routière a d'ailleurs bien compris ce principe en proposant sur Facebook une application qui permet d'envoyer à « ses potes imprudents » sur la route un faux article de presse les concernant: « Avec l'application "Go for Zero", vous pouvez créer un article de presse plus vrai que nature relatant la mort de votre ami dans un accident de voiture. Il vous suffit d'encoder au préalable quelques données personnelles le concernant comme la marque de sa voiture, la localité où il habite, son endroit de sortie préféré et surtout le thème sur lequel vous souhaitez le sensibiliser : alcool, drogue ou vitesse. L'application génère ensuite automatiquement un article dans lequel il a, par exemple, perdu le contrôle de son break bleu sur le ring de Bruxelles parce qu'il roulait trop vite. Votre ami reçoit ensuite cet article par e-mail. Imaginez le choc en découvrant un article sur sa propre mort! »¹⁷ Bien que la méthode puisse paraître choquante, probablement est-elle vécue moins violemment par les nouvelles générations, à qui ce programme est adressé, bien conscientes du caractère maintenant très « relatif » des images.

Dans la continuité de ce questionnement, d'autres interrogations restent en suspens, ou à tout le moins, ne font pas l'objet d'un consensus. Nous pensons, par exemple, à (1) l'impact traumatique de certaines images sur un enfant, trop jeune pour les « comprendre », pour les assimiler. Ou encore, à (2) l'idée

17. Communiqué de presse de l'IBSR, du 16 novembre 2011.

qu'Internet susciterait ou encouragerait des vocations « paraphiliques » (notamment pédophile) par l'abondance des contenus pornographiques déviants auxquels il donne accès. Bien que ces deux questions ne semblent pas avoir de lien direct entre elles, elles ont cependant ceci de commun qu'elles participent à un raisonnement « à double tranchant ». D'un côté, nous ne pouvons pas évacuer la possibilité d'effets négatifs d'images pornographiques « hard » et illicites sur ceux qui sont amenés à les voir, plus ou moins intentionnellement. De l'autre, il ne faudrait pas que ce soit l'arbre qui cache la forêt. C'est ainsi que, si un enfant présente les symptômes d'un traumatisme sexuel, il semble spécieux de postuler qu'il l'ait développé suite à la rencontre fortuite d'une image, aussi choquante soit-elle. La première hypothèse à vérifier sera celle d'un certain climat dans lequel l'enfant et son immaturité ne sont pas respectés, voire d'un abus réel. Encore une fois, il ne s'agit évidemment pas de défendre la présence de contenus illicites sur Internet, mais bien d'éviter qu'ils ne servent de fausses explications. De la même façon, il ne faudrait pas que la présence de la pornographie sur Internet ne serve d'excuse aux pervers en tous genres. Certains décriront, dans leur parcours de consommateurs, la recherche compulsive de contenus de plus en plus durs, à l'image d'une personne dépendante à une drogue. C'est ainsi que, selon eux, ils en viennent à collectionner des contenus illicites (pédopornographiques, par exemple), voire à passer à l'acte. Si nous devons prendre acte de l'effet désinhibiteur chez certains de l'anonymat conféré par Internet, ou encore de la souffrance que peut constituer une sexualité qui s'exprime de façon compulsive, il ne faut pas pour autant ignorer les caractéristiques du discours pervers, qui tend à minimiser sa responsabilité et à se positionner en victime d'un système. Ce type de raisonnement n'est pas nouveau. C'est ainsi qu'en 1931, Peter Kürten, le « vampire de Düsseldorf » qui a inspiré à Fritz Lang le chef-d'œuvre « M le maudit », explique le sadisme sexuel dont il a fait preuve en incriminant la presse. « Je dirais que je m'intoxiquais littéralement à la lecture des faits divers

les plus sanglants: c'était un poison en partie responsable de mon existence criminelle. »¹⁸ Évidemment, cette question est complexe, et « comprendre » n'est pas « excuser ». Mais il faut pouvoir manier ce type d'explication avec sobriété et réserve...

Bonnes et mauvaises rencontres sur Internet

Nous trouvons ici l'occasion d'aborder une autre question liée à la pédophilie : la crainte que nos enfants rencontrent sur le « Net » un pervers embusqué. Avant tout, il faut raison garder, si ce risque est possible, il reste statistiquement très faible. Celui-ci est d'ailleurs souvent confondu avec le fait que certains adultes visitent des sites pédophiles, ce qui est un autre problème. « Il semble qu'il y ait souvent confusion entre le "Net" comme lieu de diffusion de la pédopornographie et lieu de prédation sexuelle. »¹⁹ Les recherches montrent que les prédateurs sélectionnent généralement leurs victimes dans leur entourage direct, pour des raisons évidentes de facilité. En effet, 90% des abus sexuels sont le fait de membres de la famille ou de proches. « L'inconnu », rencontré sur le « Net » ou ailleurs, est en général un « vrai » partenaire de jeu en ligne, quelqu'un qui partage une passion commune sur un Forum, l'ami d'un ami sur Facebook, etc. Apprendre à un enfant à grandir, c'est aussi lui transmettre un minimum de confiance, en lui et dans les autres. Quant aux balises qui constitueront le cadre rassurant et structurant dans lequel l'enfant pourra créer ses repères, elles doivent se construire et se discuter en famille. « Aider l'enfant à avoir confiance dans la manière dont il peut ressentir les relations et lui poser des limites va l'aider dans toutes les rencontres qu'il sera amené à faire, virtuelles ou non. »²⁰

18. Bourgoin S., *Le livre noir des sérials killers*, Grasset, Point, 2004, p. 83.

19. Emy-Newton E., *Non, elles n'ont pas rencontré leurs agresseurs sexuels sur Internet*, publié sur OWNI, le 9 décembre 2011.

20. *Point de repère pour prévenir la maltraitance*, coll. Temps d'arrêt, Fabert, 2010, p. 105.

Ajoutons à cela qu'il serait vraiment dommage que les discours alarmistes ne viennent nourrir une tendance au repli sur soi, déjà très présente actuellement. Les espaces numériques sont parfois accusés de participer à l'érosion du lien social. Or, si cette inquiétude ne se vérifie pas à la lumière des études sociologiques, il ne faudrait pas que nos angoisses viennent donner corps à cette mauvaise prophétie en nous poussant à empêcher les rencontres entre jeunes qui font connaissance sur le « Net ». Celles-ci doivent s'envisager avant tout comme saines et rassurantes quant à la nature humaine. Les gens qui « chatchent », quel que soit le sujet abordé, ont parfois envie de se rencontrer IRL. C'est d'ailleurs fréquemment le cas des guildes²¹ de joueurs de jeux de rôle en ligne tels que « World of Warcraft » ou « Le Seigneur des Anneaux Online ». Il serait dommage que les parents ne les soutiennent pas dans ce sens. Il ne s'agit pas d'encourager les rencontres tous azimuts, sans précautions, mais bien d'encourager les rencontres accompagnées. Dans ce contexte, il sera également intéressant de sensibiliser l'enfant sur la question du vrai et du faux, notamment lorsqu'elle se pose sur le « Net ». « Ce n'est pas parce que quelqu'un rencontré sur Internet dit avoir dix ans que c'est vrai. Tu ne le vois pas et il peut écrire n'importe quoi. » Ceci commence d'ailleurs dès le plus jeune âge, en décodant avec l'enfant le flux d'informations et de publicités qui est déversé par les médias. De façon tout aussi concrète, il faut apprendre aux enfants à ne pas donner leur adresse et à ne pas accepter de rendez-vous sans en parler à leurs parents. À ceux-ci ensuite d'organiser une éventuelle rencontre. Cette ouverture parentale est d'ailleurs pragmatique à plus d'un égard. En effet, nous pouvons constater que, lorsque les parents ont un discours trop fermé à ce sujet, bien des adolescents finissent par rencontrer malgré tout des personnes croisées sur le « Net », mais sans en parler à leurs proches.

21. Équipe de joueurs qui collaborent pour atteindre certains objectifs du jeu.

Une autre caractéristique du discours sécuritaire concernant Internet (cf. le spot de prévention évoqué précédemment) est de nous donner une mauvaise représentation des risques réels concernant ces fameux prédateurs sexuels. Ceux-ci sont souvent représentés comme de vieux messieurs dégoûtants au regard torve, caché par des lunettes à triple foyer. Ces derniers mentiraient concernant leur identité et leur âge pour bondir sur leur victime à l'occasion du premier rendez-vous. C'est en tous cas, de cette manière que nous nous représentons généralement le danger. Pourtant, il semble que les manipulateurs en question soient le plus souvent de jeunes hommes qui ne font pas mystère de leur âge, ni de leurs motifs, mais qui jouent la carte de l'attention et de l'empathie pour séduire l'adolescent. Certains ont d'ailleurs donné le nom de « groomer » à ces adultes qui rentrent en contact et se lient d'amitié via Internet avec des enfants et des adolescents afin de les amener à accepter l'idée d'avoir une relation sexuelle avec eux, « virtuelle » ou non. Dans ce contexte, lorsqu'un rendez-vous est accepté par le jeune, c'est le plus souvent en connaissance de cause. Or, « la représentation inexacte des "cyber-prédateurs" n'est pas anodine: elle débouche hélas sur une réponse éducative inadaptée. Finkelhor²² insiste sur le fait que pour outiller les jeunes contre les prédateurs en ligne, il ne s'agit pas de les inciter à se méfier de tout le monde sur le "Net", mais bien plutôt de débusquer ceux qui jouent sur la "naïveté émotionnelle" des adolescents pour les entraîner dans une relation prétendument "amoureuse". De fait, la recherche montre que les jeunes les plus à risque sont ceux qui ont des problèmes émotionnels tels que de mauvaises relations avec leurs parents, ou des difficultés à trouver ou à accepter leur identité sexuelle. »²³

22. David Finkelhor est un sociologue américain connu pour ses recherches sur les abus sexuels commis sur les enfants.

23. Emy-Newton E, *Non, elles n'ont pas rencontré leurs agresseurs sexuels sur Internet*, publié sur OWNI, le 9 décembre 2011.

Mais relevons encore une fois, au risque d'être redondant, et bien que les nouveaux néologismes à la mode tendent à nous laisser penser le contraire, que les craintes suscitées par les TIC concernent des problématiques auxquelles nous sommes confrontés de longue date. La pédophilie, l'éphébophilie et les manipulations séductrices associées ne sont pas des phénomènes récents. Comme nous le montrent les statistiques d'arrestation, le Web n'est pas un lieu à haut risque de prédation sexuelle²⁴. Et de toute façon, s'il fallait stigmatiser des lieux qui se sont illustrés dans des affaires sordides, les clubs de sport, les mouvements de jeunesse, les internats, etc., ne seraient pas en reste. Autrement dit, s'il faut apprendre à nos enfants à se montrer prudents, il faut également éviter de réduire un outil à deux ou trois figures au fort potentiel anxiogène.

Bref, nous voulons dénoncer une récurrente culture de la peur, particulièrement présente lorsqu'il s'agit d'Internet. Celle-ci est contreproductive pour nos enfants, aussi bien pour leur santé mentale que pour leur éducation. C'est la raison pour laquelle, il nous semble peu opportun que des services en charge de la lutte contre la pédophilie et la pédopornographie occupent une place importante dans l'éducation concernant Internet. Indépendamment de la qualité des animations qu'ils peuvent proposer et des nuances qu'ils peuvent introduire dans celles-ci, ils se situent inévitablement dans la dynamique que nous dénonçons, ne fût-elle que par le message implicite que leur objet social délivre.

Nous pourrions d'ailleurs élargir le propos en prenant un peu de recul concernant le dispositif global censé informer et former la jeunesse au sujet des TIC et de leurs usages. Il semble que, globalement, à l'éducation au média soit préférée une prévention articulée autour

24. Willard N., M.S., J.D., *Techno-Panic & 21st Century Education: Make Sure Internet Safety Messaging Does Not Undermine Education for the Future*, Center for Safe and Responsible Internet Use, 2009.

des grandes inquiétudes phares de notre société dont essentiellement la toxicomanie et les abus sexuels. C'est ainsi qu'en 2011, certaines classes n'auront eu d'autre information concernant Internet que celle transmise lors d'une visite ponctuelle par un professionnel issu d'un centre spécialisé en addictologie. À l'heure où, soit dit en passant, nombre de spécialistes de cette question soulignent le danger d'associer Internet à une substance toxique...

C'est ainsi que nous pensons qu'il est temps de réfléchir à ce dispositif afin de l'émanciper des forces centripètes des thématiques anxiogènes pour le mettre au service de finalités réfléchies et construites au regard des enjeux de notre époque, des défis auxquels est confrontée notre jeunesse. D'une part, soutenons les parents dans leur démarche d'accompagnement des activités numériques de leurs enfants et, d'autre part, intégrons au cursus scolaire une éducation aux médias durant laquelle pourront être abordées, entre autres choses, les balises nécessaires pour éviter certains écueils du numérique.

Une approche transversale, intégrée au cursus scolaire

Comme pour d'autres questions éducatives, il ressort de la responsabilité de tous les adultes de garantir les meilleures conditions d'accompagnement des enfants concernant Internet. Or, les frontières entre le champ des responsabilités parentales, scolaires et parascolaires sont posées ici d'une manière singulière vu la place prise par les TIC tant dans la sphère privée que dans la sphère publique. L'hétérogénéité et la transversalité des questions soulevées par la « Toile » mettent inévitablement le débat des rôles de chacun sous tension. C'est ainsi que la transmission de compétences « informationnelles » ou techniques trouve toute sa place et sa légitimité dans l'enseignement. En revanche, ce qui relève de l'affectif, du relationnel et de la transmission de « valeurs » a une assise plus floue au sein de l'école et

ressort d'une responsabilité éducative partagée, notamment avec les parents. Ces derniers occupent évidemment un rôle clé à ce sujet. Ils sont d'ailleurs concernés autant comme éducateurs que comme utilisateurs. Il est important de les soutenir à ces deux niveaux. Il s'agit, par exemple, de leur proposer tel petit livre comme support de discussion avec leurs enfants autour de l'usage d'Internet ou tel site Web afin de les aider à choisir un jeu vidéo adapté et de qualité, etc.

Par ailleurs, de nombreuses initiatives encore trop ténues ou individualisées fleurissent localement. En effet, des professionnels agissent déjà depuis longtemps, dans et en dehors de l'école. Nous pensons par exemple aux services d'éducation aux médias, aux organisations de jeunesse, aux services d'Aide en Milieu Ouvert, etc. Il est important de continuer à aider ceux-ci dans leurs missions. De la même façon, des enseignants et des directeurs d'établissements scolaires mettent en place depuis plusieurs années des projets novateurs et exemplaires. Parallèlement, et pour soutenir ce type de démarches, des outils sont mis à disposition des enseignants, notamment via Internet²⁵. Malgré cela, ce type d'initiatives dépend aujourd'hui de la bonne volonté de quelques pionniers alors qu'elles devraient faire partie intégrante du programme des cours. L'institution scolaire est la seule à pouvoir toucher l'ensemble des jeunes du pays et elle est aussi la seule qui puisse donner à ces « questions » leur juste place au vu des enjeux qu'elles soulèvent. Certes, l'école est aussi la garante de la transmission d'un certain classicisme qui fait lien entre les générations. Mais il n'y a là aucune incompatibilité, au contraire. Étudier Socrate et Platon peut également se faire en questionnant avec ses élèves ce que ces philosophes auraient pensé de la démocratie telle qu'elle se décline sur Internet. Ou encore, il est possible de prolonger la réflexion autour de Diderot et des Encyclopédistes en comparant leur projet avec celui de Wikipédia. De la même façon, il est possible d'aborder

25. Voir références à la fin.

ou de compléter un regard sur l'histoire contemporaine à travers une critique des scénarios de certains jeux vidéo. Les plus gros succès commerciaux du genre sont truffés de « références » à des faits et des personnages historiques et sont aussi idéologiquement très orientés. Leur décryptage est intéressant. De nombreux ponts peuvent ainsi être tissés entre les matières dites classiques et les multiples questions que posent les TIC, les exemples à ce sujet ne manquent pas.

Ainsi, il est raisonnable de penser que ce type de démarche peut aider à former des citoyens responsables et avertis, mais aussi des usagers bien dans leur peau. Concernant ce dernier point, nous ne sommes pas naïfs, il n'y a pas de solution miracle. Mais il est généralement admis que la « mise en mots » et le dialogue aident à la « digestion psychique » et participent à prévenir l'aliénation. Il s'agit d'ailleurs d'un des messages de prévention à l'attention des parents au sujet du caractère chronophage des jeux vidéo chez leurs enfants.

Tout cela convoque encore une autre question, celle de la formation des enseignants sur ces thématiques ainsi que des tâches déjà importantes qui reposent sur eux. Mettre en place ce type de démarche, au-delà du petit groupe des « pionniers » évoqués avant, demande du temps et de la formation continue... Une raison de plus pour commencer sans trop tarder.

Comme nous l'avons déjà indiqué, l'école ne doit pas être la seule à jouer un rôle dans cette dynamique. Une alliance éducative avec et entre les services extérieurs à celle-ci pourrait générer des dynamiques très intéressantes. De la même façon, les pôles d'expertises spécialisés dans des questions plus pointues, en lien avec la santé mentale ou la protection de l'enfance par exemple, garderaient dans une telle configuration un rôle important pour alimenter les acteurs de premières lignes par leur réflexion et leurs travaux afin que les questions qu'ils soulèvent puissent ainsi être prises en compte de façon intégrée et proportionnée.

Nous plaidons donc pour une prévention concernant Internet qui s'intègre dans une démarche globale d'éducation aux médias, continue tout au long de la scolarité et intégrée dans le programme scolaire. Il s'agit non seulement d'utiliser les TICE (Technologie de l'Information et de la Communication pour l'Enseignement), mais aussi de développer une maturité des usages, faite de compétences techniques et de sens critique. Notons à ce sujet que le discours alarmiste concernant ces technologies a un effet clairement pervers. Il n'est pas rare, lors de débats publics, de voir des parents et des enseignants scandalisés à l'idée de pratiquer Internet à l'école, tantôt à cause des ondes WiFi, tantôt à cause des potentielles propriétés addictives que lui prêtent certains²⁶, etc. Mais peut-on imaginer longtemps une école en décalage avec le reste de la société ? Encore une fois, c'est la question « du vivre sans » et du « bien vivre avec » qui se pose. Or, à moins d'un revirement tout à fait inattendu, il nous faut bien apprendre à vivre avec, et si possible « bien ». Certains parents revendiquent comme un droit inaliénable et une lucidité contre le consumérisme ambiant, le fait d'apprendre à leurs enfants à ne pas vivre avec les nouvelles technologies. Ce point de vue est compréhensible, mais il serait dommageable que l'école se mette à son diapason. Nous avons le devoir de préparer nos enfants à la société qu'ils peuplent et peupleront. Or celle-ci sera faite de ces nouvelles technologies. Indépendamment de toute perspective technophile ou technophobe, les faits nous montrent que nous devons apprendre à vivre avec !

De plus, associer la démarche de prévention à une démarche plus générale d'éducation aux médias, elle-même intégrée de façon continue au corpus scolaire, est probablement la meilleure façon de former des usagers réflexifs qui sauront s'adapter aux changements, intrinsèques à notre dynamique socio-économique.

26. Minotte P., *Cyberdépendance et autres croquemitaines*, coll. Temps d'Arrêt/Lectures, Yapaka, Fabert, 2010.

L'exemple de Wikipédia

Prenons un exemple concret pour illustrer notre propos. Nombreux sont les professeurs et les parents qui s'inquiètent du fait qu'Internet, et Wikipédia en particulier, deviennent la seule source de référence des jeunes lorsqu'ils doivent produire un travail de recherche pour l'école. Il semble évident qu'une sensibilisation des élèves doit être faite à ce sujet. D'autant qu'il s'agit là d'une formidable opportunité d'apprendre à l'élève à apprendre dans la société qui est la sienne, tout en abordant de façon attractive et compréhensible des questions de fond, essentielles pour notre démocratie. C'est ainsi que Wikipédia (et le Wiki en général) propose un vrai modèle de construction et de capitalisation de savoirs. Décortiquer celui-ci avec ses élèves, apprendre comment celui-ci a évolué et pourquoi, réfléchir à ses forces et ses faiblesses, le comparer avec d'autres modèles (comme ceux développés par les revues scientifiques, par exemple), voilà un formidable chantier d'apprentissage, transversal à l'ensemble des matières et porteur d'une réelle plus-value. Cet exercice permet d'aborder avec les apprenants de nombreuses questions : pourquoi les références bibliographiques et le recoupement des sources sont importants, comment se construisent les vérités, quelle est la place du « lobbying » dans les médias et en politique, etc. Nous noterons encore une fois que, pour cette question comme pour les autres, se focaliser sur le média (Internet) et la méfiance qu'il peut susciter n'est pas spécialement pertinent. La presse écrite ou télé, les publications scientifiques comme les livres (catégorie hautement hétérogène qui possède cependant un « capital confiance » global), peuvent contenir eux aussi des approximations, de fausses informations et surtout un propos « orienté ». Claironner qu'il faut se méfier de toute information glanée sur Internet sans autre précision, c'est sous-entendre que les autres sources sont totalement fiables... L'essentiel ici n'est pas de cibler un média en particulier, mais bien de développer chez le jeune une approche critique de l'ensemble des informations

qu'il est amené à rencontrer. On peut d'ailleurs y voir un enjeu démocratique de fond dans notre société où l'information et la communication de masse sont omniprésentes et en interaction étroite avec les dynamiques politiques et économiques (la versatilité des marchés face aux rumeurs en est un exemple très actuel).

La question du Wiki est aussi une opportunité de valoriser des usages constructifs à travers l'écriture collaborative, par exemple. Cet exercice, rendu accessible techniquement grâce aux Web 2.0, reste complexe par la nature et la qualité des collaborations qu'il implique pour bien fonctionner. Les bénéfices d'un tel travail, lorsqu'il est appliqué à une classe ou à un groupe, dépassent très largement l'apprentissage d'une technique pour peu qu'on prenne le temps d'installer un cadre et une réflexivité qui permettent une vraie collaboration entre tous les participants. L'actualité politique nous offre régulièrement des exemples de la difficulté de rédiger des textes qui reflètent l'ensemble des sensibilités et qui sont le fruit de compromis où personne ne se sent lésé.

Dans le même registre, la question des moteurs de recherche nous semble aussi essentielle. Google (et progressivement Facebook, son concurrent direct pour devenir le « portail universel » du « Net ») occupe un quasi-monopole sur nos recherches quotidiennes d'informations. S'il ne produit pas celles-ci, il les hiérarchise. Ce qui n'est pas rien, surtout lorsqu'on sait qu'on dépasse très rarement les dix premières propositions de la liste générée par le portail en question. Apprendre aux adolescents qu'il existe d'autres moteurs de recherche, voir avec eux les logiques que leurs algorithmes utilisent pour classer l'information et comparer les points forts et les points faibles de celles-ci, réfléchir à d'autres façons de rechercher de l'information, non pour remplacer Internet, mais pour enrichir, croiser ses sources, compléter... Voilà une façon concrète d'apprendre à nos enfants à apprendre, dans la société qui est la leur.

Le partage photographique

Mais la question de « Wikipédia » n'est qu'un exemple parmi d'autres de démarches de prévention et d'éducation aux médias qui valorisent le sens critique, la réflexivité et les usages constructifs plutôt que de fustiger un moyen de communication particulier. Nous pourrions également parler des questions relatives au respect de la vie privée et à la profusion d'images qui circulent via les TIC et Internet en particulier. Nous pensons ici aux phénomènes liés à l'explosion de la photographie (et de l'image en général) comme moyen d'expression et de partage. La télévision nous avait habitués à être des consommateurs passifs, mais gourmands, de ces images. Or, dans une logique assimilable et liée à ce que nous évoquions pour le Web participatif (Web 2.0) au début de ce livre, la plupart d'entre nous sont maintenant des producteurs d'images. Soulignons avant tout qu'il s'agit là d'une évolution plutôt positive. Nous avons partiellement quitté la passivité proposée par la télévision pour devenir des acteurs, parfois créatifs.

Nos téléphones portables, qui nous accompagnent partout, sont majoritairement équipés d'une optique et d'un capteur qui permettent de prendre des photos et de filmer. Ils sont également pourvus des fonctionnalités qui leur donnent accès à Internet et ainsi aux réseaux sociaux. L'ensemble d'un dispositif socio-technique cohérent, porté par les désirs de maintien du contact et d'extimité évoqué au début de ce livre, est en place. Nombre d'entre nous postent de cette façon images et commentaires, les applications en question permettent d'ailleurs de le faire simplement et rapidement. De sorte que, nous pouvons instantanément informer nos contacts, avec images à l'appui, de tout ce que nous vivons ou observons au quotidien. Résumé ainsi, on perçoit très vite la « portée » de ce dispositif, d'autant qu'il s'est installé rapidement, amenant d'un bloc plein de questions sociétales et une « maturité des usages » à construire. Celui-ci nous pousse à peaufiner, à moderniser les conventions

tacites du « savoir-vivre ensemble ». Les questions ainsi soulevées sont nombreuses et n'ont pas nécessairement de réponses toutes faites. Nous pensons, par exemple, à cet étudiant qui poste des vidéos dans lesquelles il imite ses professeurs. Celui-ci le fait sans vulgarité ni diffamation, mais l'école et les professeurs concernés se demandent quand même comment ils doivent réagir. Dans un autre établissement scolaire, un voyage de fin d'année en Turquie a été abondamment photographié et filmé par tous les participants. Une partie de ces images se retrouve sur Facebook et sur YouTube. Parmi celles-ci, une vidéo prise au bord de la piscine de l'hôtel dans laquelle on peut voir, notamment, un long traveling sur les fesses des filles de la classe, faisant bronzette en bikini. Il n'est pas certain qu'elles aient toutes été consultées pour avoir leur accord quant à la diffusion de ce film.

Autrement dit, en deçà des situations clairement problématiques, il existe une maturité générale des usages et un savoir-vivre (qui ne concerne pas que les jeunes) à mettre en place, notamment en construisant ensemble des balises. Les voyages collectifs sont une très bonne occasion de travailler cela de façon concrète et appliquée, à un moment qui intéresse les jeunes. Ce type de voyage est synonyme de clichés photographiques en tous genres, ainsi que d'une intense activité sur les réseaux sociaux, pendant et après le séjour. Ils sont ainsi l'occasion de réfléchir, quelques semaines à l'avance, avec les professeurs qui vont les accompagner, sur la façon de gérer les photos impliquant les membres du groupe dans les réseaux sociaux. Cela permet, par la même occasion, d'aborder toutes les questions relatives au droit à l'image, à la vie privée, à l'identité numérique, etc. Tout cela dépasse d'ailleurs la question des prescrits légaux qui, heureusement, ne peuvent pas répondre à la subtilité de l'ensemble des situations potentielles. Il faut que chacun soit à son aise avec l'idée qu'on puisse dire non à une photo, au moment où elle est prise comme au moment où elle est diffusée. Qu'il s'agisse des personnes appartenant au groupe ou extérieures à celui-ci (les autochtones, aussi

typiques soient-ils, par exemple), les photographes doivent apprendre à sentir et à respecter l'envie de tout un chacun d'être ou non pris en photo. Il est question de règles et de balises communes, mais aussi de sensibilité, de savoir-vivre et de maturité. Celles-ci doivent également se travailler et se négocier chez les adultes qui, eux aussi, tâtonnent sur ces questions. Nous pensons par exemple aux responsables des mouvements de jeunesse qui ouvrent des sites Internet et des pages Facebook destinés à se faire connaître, à recruter de nouveaux participants et à partager les photos de leurs activités avec leurs membres. Nombre d'entre eux font maintenant marche arrière ou affinent leurs paramètres de confidentialité suite notamment aux plaintes des parents qui ne veulent pas voir leur enfant exposé sur le « Net ». Certains limitent alors l'accessibilité des photos à une liste restreinte de contacts, triés sur le volet, généralement les participants eux-mêmes. Ce mode de fonctionnement satisfait le souci des parents pour « l'intimité » de leur enfant, mais annule l'intention première des responsables qui était de recruter de nouveaux participants qui pouvaient constater, à travers les photos, à quel point il est possible de s'amuser lors des activités du groupe.

Autrement dit, les possibilités de réfléchir ensemble de façon concrète à la place et aux usages des réseaux sociaux et des images sont nombreuses, tant dans le cadre scolaire qu'en dehors. De plus en plus d'écoles complètent leur règlement d'ordre intérieur et établissent des chartes à ce sujet. Ce processus est évidemment d'autant plus intéressant lorsque les enseignants et les élèves y sont associés d'une façon ou d'une autre.

Être ou non « ami Facebook » avec ses élèves ?

Les chartes en question peuvent également se pencher sur les échanges au sein des réseaux sociaux entre élèves et professeurs. Ces derniers sont réguliè-

rement sollicités par leurs étudiants pour rentrer dans leur liste de contacts Facebook. Doivent-ils accepter ces « demandes d'amis » ? Notez que, formulée ainsi, la réponse semble évidente, un professeur n'est pas l'ami de ses élèves... Ce à quoi on peut objecter, à l'instar d'Yves Patte²⁷, que cet argument est en réalité sans fondement concernant Facebook puisque personne n'est dupe par rapport au fait que la liste d'amis sur cette application est en réalité une liste de contacts, au sens large du terme. La majorité des usagers y mélange d'ailleurs la famille, les amis proches et lointains, les collègues, les contacts professionnels, les personnes croisées à une seule occasion, etc.

Il est aussi imaginable, comme le pratiquent certains, qu'un compte spécifique soit créé à cet effet, uniquement pour les contacts avec les élèves. Ce qui préfigure d'ailleurs la dynamique encouragée dans certaines universités ou hautes écoles. Se pose alors la question des élèves qui n'ont pas d'accès Internet. Il ne faudrait pas qu'ils soient lésés par ce nouveau dispositif. De plus, si l'enseignant crée un compte spécifique, il est alors préférable que les élèves le fassent aussi. Car, que vont faire les enseignants des informations concernant leurs élèves qu'ils vont collecter, plus ou moins malgré eux, via le réseau social (s'il s'agit de Facebook, par exemple). Cette question n'est pas nouvelle pour les « profs ». Ces derniers ont toujours dû se positionner par rapport à ce qu'ils pouvaient deviner ou savoir concernant la vie privée des élèves et qui ne regarde pas directement leur mission pédagogique. Un tel apparaît régulièrement fatigué et déprimé, un autre évoque une situation familiale problématique, un troisième est très souvent absent, etc. Facebook vient alors multiplier les informations de cette nature auxquelles l'enseignant a accès. Il peut même susciter l'envie d'en savoir plus par rapport à ce qui est observé en classe. C'est ainsi qu'il est déjà arrivé, tout comme dans le milieu professionnel pour les adultes, que des informations glanées sur

27. Yves Patte, *Dois-je accepter mes élèves sur Facebook ? Ou comment devenir un prof 2.0 ?*, publié sur son blog, le 30 août 2010.

Facebook par un professeur soient utilisées contre un élève lors d'une délibération à son sujet.

Autrement dit, quelle que soit l'option choisie, celle-ci doit tenir compte de l'ensemble de ses implications et être clairement connue de tous. Nous le voyons encore une fois, il ne s'agit pas uniquement et spécifiquement de mettre nos jeunes en garde contre les « groomers », mais bien de leur apprendre à réfléchir sur les implications de leurs choix, notamment concernant les informations qu'ils donnent sur eux-mêmes de façon générale. Il est d'ailleurs possible de lancer la question en classe au travers de cet exemple bien réel : « Vous vous faites ami avec un de vos professeurs. Celui-ci constate que vous étiez de sortie le soir même du jour où vous vous êtes porté malade... »

Il n'y a pas que les établissements scolaires qui sont amenés à se positionner concernant les implications d'Internet dans leur sphère d'activité. Les institutions résidentielles pour enfants placés et les services de l'aide à la jeunesse en général doivent aussi s'adapter. Qu'il s'agisse de la question classique de la gestion de la console de jeux et de l'accès à Internet dans les espaces communs, ou d'autres questions plus inattendues. Nous pensons par exemple au fait que Facebook et les GSM modifient dans certaines situations le travail de médiation par les services mandatés de la relation entre l'enfant et ses proches. Un adolescent peut maintenant rechercher son parent via Internet et rentrer en contact avec lui sans que les éducateurs qui l'entourent n'en soient informés. Là où le jeune dépendait des intervenants psycho médico-sociaux qui l'entourent, il peut maintenant s'approprier la démarche, pour le meilleur comme pour le pire... Encore une fois, il est difficile de coder a priori la situation comme négative ou positive. En l'occurrence, nous avons rencontré des cas dans lesquels ce type de démarches a permis le maintien d'un lien signifiant, par exemple entre deux frères placés dans des institutions différentes.

Confidences sur le « Net »

Nous avons déjà évoqué le désir d'extimité qui s'exprime sur la « Toile ». C'est ainsi que Sarah Gallez et Claire Lobet-Maris identifient la « blogueuse de l'extime »²⁸ parmi huit profils types d'utilisateurs jeunes du « Net ». À propos du blog²⁹ de celle-ci, ces chercheuses nous expliquent qu'il « récolte ses états d'âme, ses moments difficiles, ses joies du quotidien, des photos trouvées sur la "Toile", des paroles de chansons qui la touchent. Cette intimité extériorisée reste cachée aux proches et s'adresse à un tiers inconnu (les internautes) devenant témoin de sa construction de soi. »³⁰

Ce type de blog, qui se décline sous la forme d'un journal intime, interpelle parfois les adultes. Il existe une apparente antilogie à évoquer l'intimité sur l'espace public de la « Toile », à moins de prendre acte du caractère spécifique du « journal extime » et de tout ce que permet un usage bien dosé du « clair-obscur »³¹. Il s'agit de montrer de soi ce qu'on a envie de montrer comme seuls le « Net » et ses applications le permettent. Les pseudos et les flous artistiques peuvent nous en dire énormément sur l'intériorité et les états d'âme d'une personne sans rien révéler de son identité « administrative ». L'enjeu ici n'est pas de « montrer ou non », mais bien de montrer exactement ce que l'on désire donner à voir.

Cette propension contemporaine à la confiance sur le « Net » ne doit pas uniquement se comprendre en

28. L'expression est mise au féminin parce qu'elle concerne plus souvent des jeunes filles, mais il existe évidemment aussi des « blogueuses de l'extime ».

29. Contraction de « web log » qui signifie « journal de bord sur le web » en anglais, il s'agit d'un site web régulièrement alimenté par de nouveaux « billets ».

30. Gallez S. et Lobet-Maris C., *Des pipelettes du net aux dofuiens... Une 'tribu jeune' aux profils contrastés*. Texte publié dans le cadre de l'étude TIRO financée par la Politique scientifique fédérale, 2008.

31. Expression empruntée à Dominique Cardon. Voir à ce sujet son article: *Le design de la visibilité: un essai de typologie du web2.0* publié sur le site Internet www.atu.net, le 01/02/08.

termes de construction identitaire, de recherche de validation et d'appétence narcissique. La « Toile » est aussi un lieu d'entraide. De nombreux espaces numériques peuvent être comparés à des groupes de soutien tels qu'il en existe depuis longtemps IRL. Des personnes qui partagent un problème commun s'épaulent mutuellement, échangent des pistes de solutions, évoquent les écueils qu'elles ont rencontrés. Qu'elles souffrent d'un handicap, d'une sclérose en plaque, de troubles anxieux, de dépression, etc., elles trouvent une aide et des marques de sympathie sur certains forums. Ainsi, Internet est aussi un lieu où on annonce son mal-être, où on l'exprime, notamment à l'adolescence. Il est souvent plus facile de parler de sa souffrance et de poser des questions délicates derrière un pseudo. Notons au passage que nous ne pouvons pas reprocher à Internet de nous refléter une réalité qu'il ne génère pas, mais dont il témoigne.

Dans ce contexte, certains craignent le prosélytisme que pourraient contenir quelques sites qui poussent ceux qui les fréquentent vers la mauvaise pente. Nous pensons, par exemple, aux sites regroupant des personnes anorexiques et qui, pour une part, revendiquent cette identité. Sans évidemment faire la publicité de ceux-ci, quelques nuances sont intéressantes à introduire. Tout d'abord, comme le souligne Antonio A. Casilli, Internet n'a rien inventé concernant cette problématique. L'existence de ces troubles et la valorisation dont ils peuvent faire l'objet se retrouvent tout au long de l'histoire. De plus, il n'est pas absurde de penser que, si ces sites peuvent radicaliser des positionnements, ils peuvent aussi participer à une forme de réduction des risques chez certaines patientes. « Pour l'anorexie comme pour d'autres maladies pour lesquelles les patients se tournent vers Internet, les rapports avec les institutions de santé sont beaucoup plus complexes et nuancés que la simple incommunicabilité. D'autant plus que les groupes "pro-ana" présents en ligne, ne se limitent pas à faire l'apologie des désordres alimentaires. Une partie substantielle de leurs activités est consacrée à la création de réseaux

d'entraide, au partage d'expériences, à la circulation de savoirs spécialisés entre personnes qui font face chaque jour aux mêmes problèmes. »³²

Mais, indépendamment de ces situations rares et spécifiques, la « blogueuse de l'extime » que nous évoquions au début de ce chapitre soulève indirectement des questions plus générales. Que faire de ce qu'elle nous laisse voir de sa souffrance ? Quand faut-il s'inquiéter et comment faut-il réagir ? On constate parfois que certains passages à l'acte désespérés ont été précédés d'une annonce sur Internet. Mais on sait aussi que beaucoup de jeunes mettent en scène des aspects plus sombres d'eux-mêmes, sans pour autant qu'il faille s'en inquiéter. Face à l'impossibilité dans laquelle nous sommes généralement de discriminer tel ou tel cas de figure, nous pouvons nous appuyer sur une certitude : une invitation à « clavarder » et un mot de soutien semblent appropriés dans la plupart des cas.

Conflits et harcèlement

Une autre question fréquemment soulevée par les écoles et les collectivités en général, concerne les conflits qui naissent et/ou s'enveniment sur les réseaux sociaux. Il s'agit d'ailleurs des situations problématiques les plus souvent rapportées par les enseignants et les directeurs d'établissement scolaire. Il arrive que des bagarres éclatent dans la cour de récréation, alors que la veille tout semblait calme entre les intéressés... parce qu'entre-temps, un différend a pris de l'ampleur sur les réseaux sociaux.

Il est évident que le caractère « public » de ceux-ci – et donc la caisse de résonance qu'ils offrent – mais aussi l'invisibilité des protagonistes lorsqu'ils sont derrière leur clavier et les nombreux malentendus liés à l'absence du « non verbal », ne font pas de ces espaces

32. Voir à ce sujet Casilli A. A., *Les liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?*, Seuil, 2010, p. 205.

des lieux idéaux pour la résolution de conflits. Il est à noter que parfois, les parents des élèves ne sont pas en reste. Il arrive de temps en temps que toutes les générations s'empoignent en « clavardant », professeurs compris.

À côté des « disputes » sur le « Net », on peut également identifier des actes malveillants, plus ou moins ponctuels. Ceux-ci peuvent prendre beaucoup de formes différentes. Par exemple, de fausses informations seront diffusées sur une personne. Ou encore, une discussion ou des photos censées rester privées sont rendues publiques. Ici encore, le vécu et les conséquences objectives de ce type de violences sont très variables et parfois amplifiés par les réactions des adultes. Nous pensons, par exemple, à cette étudiante (majeure) renvoyée de son école parce qu'elle s'est faite photographe, à son insu, alors qu'elle « pratiquait » une fellation. Celle-ci, en plus d'avoir été victime d'une « indiscretion » (euphémisme) et des railleries de ses pairs, s'est vue sanctionnée impulsivement par un responsable un peu expéditif.

Enfin, il existe également, sur Internet comme ailleurs, des situations de harcèlement. Notons que pour que l'on puisse utiliser ce terme, outre la volonté de nuire de la part du « bourreau », il faut que les agressions s'inscrivent dans la durée³³ et que la relation entre l'agresseur et sa victime soit asymétrique. Par exemple, il arrive qu'un groupe d'élèves s'acharnent sur un individu isolé en créant une page Facebook ou un blog dédié à le discréditer, voire à l'humilier. Notons que le phénomène du « bouc émissaire » existe depuis toujours. Sachant qu'Internet offre ici une caisse de résonance importante, mais aussi des preuves pour ceux qui veulent porter plainte. Car heureusement, la diffamation sur le « Net » peut être poursuivie, et elle l'est de plus en plus. De la même façon, il est

33. Étant donné l'impossibilité potentielle de supprimer d'Internet un contenu qui y a été diffusé, certains actes de malveillance ponctuels peuvent prendre valeur de harcèlement indépendamment de la volonté de son auteur.

toujours possible d'interpeller les personnes ou les sociétés responsables des sites en question. Par exemple, Facebook permet de « signaler une photo » que vous jugeriez inappropriée lorsque vous consultez un album. Vous devrez alors expliquer pourquoi vous la signalez au travers de différentes catégories: « je n'aime pas cette photo de moi », « ceci est un harcèlement envers moi », « ceci est un harcèlement envers une amie », « spam ou arnaque », « nudité ou pornographie », « violence évidente », « discours ou symboles incitant à la haine », « consommation de stupéfiants ». Il vous est également possible de « bloquer/signaler » un utilisateur ou simplement de faire en sorte que vous disparaissiez de ses contacts et de ses recherches sur le moteur Facebook. Les autres réseaux sociaux proposent le même type de fonctionnalité, adaptée à leur « ligne éditoriale ». Par exemple, LinkedIn, orienté vers les contacts professionnels, permet également d'informer sur une « violation du copyright ». Il existe également en Belgique le site www.ecops.be qui permet de signaler les délits « commis sur et via Internet ».

Sans dire que ces systèmes sont la panacée, ils doivent cependant être utilisés si nécessaire. Concernant leur efficacité, les témoignages vont dans tous les sens. Certains évoquent de longues procédures pour faire effacer un contenu diffamatoire, d'autres une formalité simple et relativement rapide. Nous pensons, par exemple, à une jeune fille qui a pu faire promptement fermer un blog conçu à son nom par un amoureux éconduit, utilisant des photos dérobées pour créer l'illusion. Elle a pu, en un après-midi, après avoir fourni la preuve de son identité par fax, faire retirer le faux blog en question. D'autres témoignages font état de procédures beaucoup plus fastidieuses dans le cadre de situations identiques.

Notons également que la malveillance ou le harcèlement peut se nourrir parfois de photos « compromettantes » volées ou truquées. Comme nous l'avons déjà dit, les GSM nous accompagnent partout et par-

ticipent à notre quotidien. Chez certains, adolescents comme adultes, ils participent également à leur vie sexuelle. On parlera de « sexting » pour désigner l'acte d'envoyer électroniquement des photographies et des textes sexuellement explicites, principalement entre téléphones portables. Le problème réside ici dans le détournement qui peut être fait de ces images. Par exemple, sur un coup de colère, après une rupture, à l'instar de ce qui s'est passé pour Laure Manaudou³⁴... Nous sommes tous maintenant, dans une certaine mesure, soumis aux mêmes contraintes que les « peoples », nous devons surveiller un minimum les photos qui sont prises de nous et l'usage qui en est fait. À l'heure actuelle, la raison voudrait que l'on évite les photographies qui pourraient nous porter préjudice en cas de diffusion. Tout cela appartient aux balises que nous avons déjà souvent évoquées, notamment au moment de préparer un voyage scolaire. Ceci étant, les générations futures seront peut-être moins vite scandalisées, chacun traînera alors derrière lui ses propres « casseroles ».

Quoi qu'il en soit, la frontière n'est pas toujours évidente à déterminer entre une photo inappropriée, choquante, provocatrice, artistique, cool, etc. Ce débat intemporel est certainement loin d'être clôturé. Peut-être est-il d'ailleurs une porte d'entrée intéressante pour aborder ces questions avec les élèves.

De plus, lorsque nous évoquons avec eux le « sexting », s'il est logique que, de notre point de vue, nous l'envisagions principalement comme une conduite à risque, il est aussi logique qu'eux le vivent avant tout comme une « expérience » sexuelle (et relationnelle). La question du « sexto » a d'ailleurs sa place, parmi beaucoup d'autres, dans le cadre des animations sur la vie sexuelle et affective.

Sans parler ici des images aux contenus illégaux et tout en transmettant un message clair au sujet de cer-

34. Des photos de la vie intime de la nageuse ont fait le tour du « Net » suite à l'indiscrétion d'un proche.

taines pratiques, nous avons tout à gagner à ne pas nous montrer trop puritains ou hypocrites, car c'est bien là un des risques paradoxaux du contexte actuel. Nous serons d'autant mieux protégés des effets négatifs des « photos compromettantes » que nous vivons dans une société ouverte qui ne traque pas les moindres « erreurs de jeunesse » sur la « Toile ». Le discours de prévention concernant cette question devrait d'ailleurs intégrer un message empathique pour les victimes de ces situations, car la souffrance qu'elle génère est due au manque de bienveillance et de compréhension de l'entourage, notamment chez les pairs.

L'utilisation de nos données personnelles

La surexposition de l'intimité, les « sextos » et les malveillances ne sont pas les seules questions en lien avec la protection de la vie privée sur Internet au sujet desquelles il est intéressant d'informer les usagers. En effet, si des « services » comme Facebook sont proposés gratuitement, c'est qu'ils développent le modèle économique qui le permet. Les données personnelles encodées par l'utilisateur sont exploitées par les sociétés concernées à des fins commerciales, essentiellement pour effectuer de la publicité ciblée. C'est ainsi que, si nous effectuons une ou deux recherches sur Google concernant la Corse, il faut nous attendre à voir apparaître dans un coin de l'écran des publicités pour un opérateur de voyage ou une chaîne hôtelière en lien avec cette région. Il semble d'ailleurs que même notre correspondance mail est passée au crible par des logiciels pour nous proposer une publicité adaptée à nos centres d'intérêt.

Ce type de pratique est largement répandu sur le « Net », mais aussi en dehors. Par exemple, les cartes de fidélité des grandes surfaces permettent de tracer avec précision tous nos achats. Les conditions d'utili-

sation qui interdisent l'inscription des moins de treize ans sur Facebook sont d'ailleurs liées à ce modèle économique. En effet, aux États-Unis, il est interdit de collecter des données personnelles concernant des mineurs de moins de treize ans.

Ces pratiques soulèvent évidemment de nombreuses questions, notamment en termes de balises légales et de moyens pour les faire respecter dans un contexte globalisé. La législation des États-Unis n'est pas celle de l'Europe, etc. Évidemment, les grands opérateurs tels que Facebook n'ont pas trop intérêt à heurter leurs utilisateurs, car leur réussite tient à leur popularité. Ils se montrent donc relativement prudents et font régulièrement marche arrière en fonction des réactions de l'opinion publique. C'est notamment là le principal garde-fou aux dérapages. Cependant, ne nous montrons pas trop naïfs et rappelons la première règle d'Internet : tout ce que nous y mettons est susceptible de passer dans le domaine public ! Soulignons également que les nombreux changements dans le design et les possibilités de paramétrages effectués par Facebook ont pour effet de déréguler les paramètres de confidentialités. Il en va de même pour beaucoup des petits jeux qui sont proposés par ce site.

À ce sujet, la meilleure prévention reste probablement d'informer tout un chacun sur les modèles économiques qui rendent possible le « gratuit » sur la « Toile ». De façon générale, s'intéresser aux « business models » devrait faire partie de la culture de base du citoyen lambda. Une connaissance minimale de ceux-ci est utile pour décoder l'espace socio-économique dans lequel nous évoluons et nous consommons. Il ne faudrait pas que la complexité de ce dernier ne devienne une excuse pour s'en remettre aux experts et à quelques militants avertis au moment de s'inquiéter des logiques du marketing. C'est ainsi que des mouvements citoyens mériteraient d'être mieux relayés auprès des jeunes et des moins jeunes. Nous pensons, par exemple, à ceux qui revendiquent le droit de disposer des données les concernant,

collectées par les sociétés privées³⁵. Il s'agit à la fois de créer de la transparence quant à ces pratiques. En effet, en disposant de ces données, nous saurons alors exactement ce que ces sociétés savent et stockent pendant plusieurs années. Mais aussi de voir en quoi ces données peuvent être utiles à chacun. Des logiciels à l'attention des particuliers se proposeraient alors de traiter cette masse importante d'informations, par exemple, pour nous aider à ajuster nos comportements de consommation.

L'enjeu ici n'est pas de souffler la paranoïa dans l'opinion publique, mais bien d'encourager la proactivité pour que nous ne glissions pas tout doucement dans l'indifférence, processus largement nourri par le sentiment d'impuissance.

La propension chronophage des jeux vidéo

Nous terminerons notre longue énumération, probablement non exhaustive, des questions posées par la « Toile » et l'éducation qui y est associée, en évoquant la propension chronophage des écrans. Nous avons déjà largement abordé cette question au travers d'un autre « Temps d'Arrêt »³⁶ et nous ne reviendrons pas sur le débat concernant les « cyberdépendances ». Nous rappellerons seulement le peu d'intérêt qu'il y a à entretenir la « métaphore drogue » au sujet d'Internet et des jeux vidéo, c'est-à-dire à laisser penser que ces derniers sont comparables à des substances psychotropes. Par contre, il nous faut acter le caractère chronophage des écrans, ainsi que la fascination qu'ils exercent sur nous.

Nous restons néanmoins perplexes lorsque nous entendons le témoignage de parents qui avouent leur

impuissance au moment de mettre des limites à des enfants pourtant encore très jeunes. Régulièrement, des parents d'enfants d'une dizaine d'années disent ne pas arriver à les déconnecter de leur console de jeux au moment du repas. Or, nos bambins ont toujours eu du mal à interrompre une activité qui leur procure du plaisir et, de tout temps, il a appartenu aux adultes de leur rappeler le principe de réalité. Beaucoup de nos enfants aiment les jeux vidéo et sont portés à y rester tant que possible, c'est-à-dire jusqu'à ce que les adultes fixent une limite claire. Exactement comme lorsqu'ils jouent dans un parc d'attractions avec des camarades. Il est rare, dans ces conditions, qu'un gamin rejoigne spontanément ses parents et dise: « je pense maintenant que j'ai assez profité de cette activité. Malgré le plaisir intense qu'elle me procure, nous allons rentrer chez nous pour manger, faire les devoirs, prendre un bain et nous mettre au lit. »³⁷ C'est forcément aux parents de s'assurer que toutes ces choses importantes sont réalisées.

Outre les limites en question, souvent prescrites par le sacro-saint principe de réalité, la mise en place d'un dialogue autour des jeux vidéo est un facteur de protection contre les usages abusifs. Le jeu, comme nous l'a expliqué Winnicott, est une activité spécifique essentielle au développement. L'adulte qui pose un regard curieux et bienveillant sur les activités de son enfant, qui l'aide à interpréter celles-ci, à co-construire du sens avec lui et à favoriser la narration, contribue à le protéger des usages obsessifs. En installant très tôt cette forme de médiation entre l'enfant et les écrans, il se positionnera en interlocuteur valable, même dans des périodes plus complexes, comme celle de l'adolescence.

35. Voir à ce sujet l'article de Kaplan D. *MyData: renverser la relation consommateur, concrètement*, publié sur le site Internet www.actu.net le 20/09/11.

36. Minotte P., *Cyberdépendance et autres croquemitaines*, coll. Temps d'Arrêt/Lectures, Yapaka, Fabert, 2010.

37. Il faudrait d'ailleurs probablement plus s'inquiéter pour l'enfant qui agit ainsi que pour les autres.

Conclusions

Au sujet des usages d'Internet et de ses applications, un nombre important de questions concrètes se pose, concernant lesquelles il n'y a pas de réponses absolues, mais des opportunités d'élaborer ensemble des réflexions qui dépassent largement le simple contexte technologique qui y est lié. S'il ne faut pas négliger les informations techniques – sur les paramètres de confidentialité, par exemple – il ne faut pas non plus s'y cantonner et perdre ainsi l'occasion de débats essentiels et passionnants. Notre ambition ne doit pas se limiter à « diminuer les dégâts » des nouvelles technologies, mais bien à faire en sorte que celles-ci apportent une véritable plus-value au plus grand nombre. Défendre une éducation aux médias intégrée aux programmes scolaires incluant certains aspects de prévention, mais allant bien au-delà, c'est défendre une meilleure préparation des nouvelles générations au monde d'aujourd'hui. C'est aussi anticiper et amortir un nouveau clivage au sein de notre société entre ceux qui auront appris à bien utiliser ces technologies et les autres. Clivage dont on peut penser qu'il n'aura rien d'abstrait ou d'idéologique, il sera surtout économique...

Bibliographie

- Broadbent S., *L'intimité au travail*, FYP Editions, 2011.
- Cardon D., *La démocratie Internet. Promesses et limites*, Éditions du Seuil et La République des Idées, 2010.
- Casilli A., *Les liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?*, Éditions du Seuil, 2010.
- Deleu X, *Le consensus pornographique*, Broché, 2002.
- Kaufmann J.-C., *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Armand Colin, 2004.
- Gallez S. et Lobet-Maris C., « Des pipelettes du net aux dofuiens... Une "tribu jeune" aux profils contrastés ». Texte publié dans le cadre de l'étude TIRO financée par la Politique scientifique fédérale, 2008.
- Minotte P., *Cyberdépendance et autres croquemitaines*, coll. « Temps d'Arrêt/Lectures », Yapaka, Fabert, 2010.
- Minotte P., Donnay J.-Y., « Les usages problématiques d'Internet et des jeux vidéo », rapport de l'Institut Wallon pour la Santé Mentale, 2009.
- *Points de repère pour prévenir la maltraitance*, coll. « Temps d'Arrêt/Lectures », Yapaka, Fabert, 2010.
- Tisseron S., *L'intimité surexposée*, Ramsay, 2001 ; réédition Hachette Littératures, 2002.
- Tisseron S., *Virtual, mon amour. Penser, aimer, souffrir, à l'ère des nouvelles technologies*, Albin Michel, 2008.

Sites Internet

- Média Animation: www.media-animation.be
- Passeport TIC: www.enseignement.be
- Pour les parents concernant les jeux vidéo : www.jeuxvideoinfoparents.fr

Temps d'Arrêt / Lectures

Déjà parus

- **L'aide aux enfants victimes de maltraitance** – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents. Collectif.*
- **Avatars et désarrois de l'enfant-roi.** Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot.*
- **Confidentialité et secret professionnel : enjeux pour une société démocratique.** Edwige Barthélemy, Claire Meersseman et Jean-François Servais.
- **Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance.** Reine Vander Linden et Luc Røegiers.*
- **Procès Dutroux ; Penser l'émotion.** Vincent Magos (dir).
- **Handicap et maltraitance.** Nadine Clerebaut, Véronique Poncelet et Violaine Van Cutsem.*
- **Malaise dans la protection de l'enfance : La violence des intervenants.** Catherine Marneffe.
- **Maltraitance et cultures.** Ali Ouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro.
- **Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux.** Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacquant.
- **Ces désirs qui nous font honte.** Désirer, souhaiter, agir : le risque de la confusion. Serge Tisseron.
- **Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles.** Yves Cartuyvels, Françoise Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck, Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret.
- **Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale.** Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo, Patricia Laloire, Françoise Mulkey, Gaëlle Renault.
- **L'enfant face aux médias. Quelle responsabilité sociale et familiale ?** Dominique Ottavi, Dany-Robert Dufour.*
- **Voyage à travers la honte.** Serge Tisseron.
- **L'avenir de la haine.** Jean-Pierre Lebrun.
- **Des dinosaures au pays du Net.** Pascale Gustin.
- **L'enfant hyperactif, son développement et la prédiction de la délinquance : qu'en penser aujourd'hui ?** Pierre Delion.
- **Choux, cigognes, « zizi sexuel », sexe des anges... Parler sexe avec les enfants ?** Martine Gayda, Monique Meyfrøet, Reine Vander Linden, Francis Martens – avant-propos de Catherine Marneffe.
- **Le traumatisme psychique.** François Lebigot.
- **Pour une éthique clinique dans le cadre judiciaire.** Danièle Epstein.
- **À l'écoute des fantômes.** Claude Nachin.
- **La protection de l'enfance.** Maurice Berger, Emmanuelle Bonneville.
- **Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel.** Jean-Marie Forget.
- **Le déni de grossesse.** Sophie Marinopoulos.
- **La fonction parentale.** Pierre Delion.
- **L'impossible entrée dans la vie.** Marcel Gauchet.
- **L'enfant n'est pas une « personne ».** Jean-Claude Quentel.
- **L'éducation est-elle possible sans le concours de la famille ?** Marie-Claude Blais.
- **Les dangers de la télé pour les bébés.** Serge Tisseron.
- **La clinique de l'enfant : un regard psychiatrique sur la condition enfantine actuelle.** Michèle Brian.
- **Qu'est-ce qu'apprendre ? Le rapport au savoir et la crise de la transmission.** Dominique Ottavi.
- **Points de repère pour prévenir la maltraitance.** Collectif.
- **Traiter les agresseurs sexuels ?** Amal Hachet.
- **Adolescence et insécurité.** Didier Robin.
- **Le deuil périnatal.** Marie-José Soubieuf.
- **Loyautés et familles.** L. Couloubartsis, E. de Becker, C. Ducommun-Nagy, N. Stryckman.
- **Paradoxes et dépendance à l'adolescence.** Philippe Jeammet.
- **L'enfant et la séparation parentale.** Diane Drory.
- **L'expérience quotidienne de l'enfant.** Dominique Ottavi.
- **Adolescence et risques.** Pascal Hachet.
- **La souffrance des marâtes.** Susann Heenen-Wolff.
- **Grandir en situation transculturelle.** Marie-Rose Moro.
- **Qu'est-ce que la distinction de sexe ?** Irène Théry.
- **L'observation du bébé.** Annette Watillon.
- **Parents défaillants, professionnels en souffrance.** Martine Lamour.
- **Infanticides et néonaticides.** Sophie Marinopoulos.
- **Le Jeu des Trois Figures en classes maternelles.** Serge Tisseron.
- **Cyberdépendance et autres croquemitaines.** Pascal Minotte.
- **L'attachement, un lien vital.** Nicole Guedeney.
- **Homoparentalités.** Susann Heenen-Wolff.
- **Les premiers liens.** Marie Couvert.
- **Fonction maternelle, fonction paternelle.** Jean-Pierre Lebrun.
- **Ces familles qui ne demandent rien.** Jean-Paul Mugnier.
- **Événement traumatique en institution.** Delphine Pennewaert et Thibaut Lorent.
- **La grossesse psychique: l'aube des liens.** Geneviève Bruwier

Retrouvez nos auteurs sur yapaka.
be pour des entretiens vidéo,
conférences en lignes, ...

* Ouvrage épuisé.

En Belgique uniquement
Les livres de yapaka

disponibles toute l'année gratuitement
sur simple demande au 0800/20 000



Livre de 80 pages
60.000 ex./an
Diffusion gratuite à chaque
élève de 4ème primaire



Livre de 80 pages
60.000 ex./an
Diffusion gratuite via
les associations fréquentées
par les adolescents



Livre de 80 pages
60.000 ex./an
Diffusion gratuite via les
crèches, écoles, associations
fréquentées par les parents



Livre de 80 pages
60.000 ex./an
Diffusion gratuite via les
écoles, associations fréquentées
par les parents

